

## **Souleymane Kantè, un philosophe-innovateur traditionaliste maninka vu à travers de ses écrits en Nko (contes, travaux historiques, dictionnaire) <sup>1</sup>**

Au cours du vingtième siècle, dizaines d'écritures originelles ont été créées en Afrique Occidentale pour les langues différentes : kpelle, looma, bassa, wolof, pular, mende et d'autres (cf. [Dalby 1967, Dalby 1968, Dalby 1969, Galtier 1980]). Leur développement suivait toujours, à quelques nuances près, le même modèle : Le créateur regrette le fait que son peuple se trouve dans une position inférieure par rapport aux Arabes et Européens qui savent écrire leurs langues. Il apprend en même temps que les Vaï ont su inventer une écriture à eux. Un jour, il fait un rêve où le Dieu lui révèle les signes d'écriture. En se reveillant, il fait la liste de ces signes, tout en rajoutant ceux qui manquent pour bien écrire la langue, et annonce sa découverte aux compatriotes. Au début, l'écriture a du succès plus ou moins important, mais bientôt après les gens s'en désintéressent, et seul l'inventeur et ses amis proches continuent à s'en servir pour la correspondance.

Les débuts de Nko, un alphabet maninka, avaient beaucoup en commun avec ce modèle.<sup>2</sup> Comment peut-on expliquer son essor spectaculaire qu'on observe aujourd'hui ?<sup>3</sup>

On peut en donner les raisons différentes : la préexistence d'une tradition bien établie de l'enseignement musulmane chez les Maninka de la Haute Guinée, d'où leur prédisposition psychologique à l'idée du passage du monde oral au monde écrit ; l'importance de la commerce traditionnelle à longue distance pour laquelle l'écriture est un util indispensable... Cependant, je veux parler ici d'un autre facteur sans lequel le Nko n'aurait pas beaucoup de chances : c'est la personnalité exceptionnelle de l'auteur de cet alphabet, Souleymane Kantè. On oublie souvent, dans les publications des chercheurs occidentaux, de mentionner un fait important : Ce n'est pas que l'alphabet Nko qu'il a créé. Tel un Lùther guinéen, Souleymane Kantè est aussi le fondateur de la littérature écrite dans la langue maninka et le créateur de la langue maninka littéraire.

Le temps n'est encore venu pour faire la liste complète des oeuvres de Souleymane

---

<sup>1</sup> Je remercie l'École des Hautes Études en Sciences Sociales pour la possibilité de venir à Paris en Mai-Juin 1999, ce qui m'a créé les conditions de travail nécessaires pour écrire cet article.

<sup>2</sup> Il y a cependant une différence importante : ce n'est pas par une révélation divine que Souleymane Kantè accède à son alphabet. Nko est le résultat d'un travail de sept ans, dans le cours de laquelle Kantè a essayé pour maninka et l'alphabet arabe, et l'écriture latine (ou plutôt française). L'histoire de création de l'alphabet Nko par Souleymane Kantè a déjà été décrite dans les langues européennes par Dyana Oyler [1995] et Jean-Loup Amselle [1997], on trouve des détails intéressantes dans la thèse de Gérard Galtier [1980, 245-255], ce qui m'épargne de la nécessité de la répéter ici. Pour une biographie brève de Souleymane Kantè en maninka, voire [Kàba 1993].

<sup>3</sup> Un chiffre : dans son commentaire interpolé dans le texte du premier livre de « l'Histoire de Manding », l'éditeur Baba Jaanè mentionne 17 000 exemplaires de livres en Nko imprimés entre 1987 et 1991 seulement. Il ne faut pas oublier que le mouvement des adeptes de Nko ne jouit aucun support financier de la part de gouvernement ou des organismes internationaux.

Kantè ;<sup>4</sup> il est évident que leur nombre est supérieur à une centaine, dont beaucoup ne sont pas encore publiés. Un encyclopediste du type des Lumières, il a touché à tous les domaines : la théologie, l'histoire, la linguistique, la médecine traditionnelle, l'ethnographie, la littérature et la poésie, l'économie politique... Il est bien évident qu'un penseur de telle envergure ne pouvait pas éviter à créer une doctrine philosophique, une philosophie qui serait un moteur de ses activités – même si cette doctrine n'était représenté dans ses textes que d'une façon implicite, même si elle n'avait pas de caractère achevé et non-contradictoire.

L'étude de l'héritage de Souleymane Kantè par les chercheurs occidentaux n'est qu'à son début ; il suffit de dire que jusqu'à ici, aucune traduction de ses oeuvres n'a été publiée. Sans prétendre aux conclusions définitives, j'essayerai d'examiner les principes de sa philosophie sociale tels quels ils sont représentés dans trois de ses oeuvres : le conte « Jibiribá fásá » et deux premiers livres du cycle historique, « Histoire sélectionnée de Waaduu, ou l'Ancien Ghana » et « Précis de l'Histoire de l'Empire Soso, 993-1235 ».<sup>5</sup> Les textes des autres livres de Souleymane Kantè ne seront cités qu'occasionnellement.

Avant de procéder à l'analyse de la littérature maninka créée par Souleymane Kantè, il convient de citer les mots de l'historien et ethnologue russe Viatcheslav Misiugin (malheureusement, peu connu à l'extérieur de la Russie) concernant un autre écrivain et philosophe africain, Shaaban Robert :

When speaking of African literature and African writers, we should not forget that a writer cannot exist apart from the language, and that a language cannot exist without the people it is spoken by. In other words, language is the only criterion by which to define the true placement of works of literature (as well as their authors). ...

... when we deal with new literatures which are just now emerging, we should not apply the same standards as we would to literatures with ancient traditions. The new literatures, after all, can hardly be analysed simply on the basis of their reflecting one or another trend in world literature; it would be inconsistent to do so, simply because they cannot add anything to the values of modern world literature. Their significance is confined to the societies of newly independent countries ... [Misiugin 1982/1993, 60-61]

Il serait erroné donc de demander des oeuvres de Souleymane Kantè du raffinement stylistique et de la recherche à la manière de Proust ou Joyce. Son auditoire principal était les néo-alphabets, pour qui les complexités formelles et les jeux d'esprit voltigeant créeraient des obstacles sérieux de compréhension. Étant un pédagogue inné, Kantè savait très bien échelonner les taches<sup>6</sup> : il fallait d'abord communiquer aux gens l'habitude et l'envie de lire, de les aider à passer d'un monde orale à un monde écrit. Ensuite, il fallait leur apprendre des notions inconnus et les mots pour désigner ces notions, et en même temps assurer le passage à une nouvelle qualité de langue, une langue littéraire : les énoncés complexes en abondance, les entassements des mots composés, le nuancement des sens des mots qui sont traités dans le langage quotidien comme des synonymes ou quasi-synonymes...

Cependant, même au stade propédeutique, Souleymane Kantè savait combiner la simplicité formelle de ses livrets de « lecture facile » avec les idées philosophiques

---

<sup>4</sup> Une liste brève des oeuvres les plus importants de Souleymane Kantè est donnée dans [Kàba 1993, 14-16].

<sup>5</sup> J'espère de consacrer à l'analyse de « l'Histoire de Manding » une publication à part.

<sup>6</sup> Il a manifesté son habilité de créer les textes littéraires raffinés par sa traduction du Coran en Maninka.

sous-jascentes.

« **Jibiribá fàsá** » est, de toute vraisemblance, un de premiers livres de Souleymane Kantè (sans compter les livrets d'apprentissage du Nko) à être publié. Il faut mentionner que, du son vivant, la majeure partie des oeuvres de Souleymane Kantè n'existait que sous la forme manuscrite, les livres étaient recopiés par ses adeptes et élèves. Ils ont été publiés après sa mort en 1987. « *Jibiribá fàsá* », exceptionnellement, a été publié en 1980, en Guinée de Sékou Touré (dont témoigne la marque de l'Imprimerie Nationale « Patrice Loumoumba »), mais la date de sa création reste inconnue.

Le conte est écrit en un maninka facile, proche de la langue parlée, et son sujet est bien connu dans la littérature orale manding (cf. [Halaoui 1979]). En voici le contenu :

Il y avait un roi, Fónin Sére, qui était très généreux : tous les jours, il payait 20-30 cauris à chacun de ses guerriers, 200-300 cauris à chaque officier, et 100 pièces d'or à son premier conseiller, Kámanberema. Bien évident, il a été aimé de tout le monde. Après sa mort, son fils Kǒdùdu accède au pouvoir. Il met tous les trésors dans les caisses en fer et les cache dans les trésoreries (qui avaient été inconnus avant lui) ; il décide que les salaires seraient diminués radicalement et payés mensuellement. Celui du premier conseiller est ramené à 80 pièces d'or par mois, ce qui le pousse à la chiperie de l'argent.<sup>7</sup> Kǒdùdu se croit capable de faire par lui-même tout le travail administratif ; pour cette raison, beaucoup de gens sont licenciés, parmi eux le griot Sòrí et le marabout Fóde, auxquels le nouveau roi interdit même de venir à la capitale. Il augmente les impôts et se met à l'oppression de la population.

Après la mort du premier conseiller Kámanberema, le roi élimine son poste, le poste qui devrait normalement passer à un des fils de celui-là, Jibiribá ou Sòn. Privé de tout moyen de subsistance, les jeunes hommes décident de s'adonner à une occupation inouïe auparavant : le vol. Sòn pénètre dans la trésorerie et emporte une grande caisse d'or. Le roi, désolé, rappelle le marabout Fóde, et le duel intellectuelle entre celui-ci et Jibiribá commence. Le marabout arrive à faire Sòn tomber dans le piège. Désespéré, Sòn dit à Jibiribá de lui couper la tête pour qu'on ne puisse le reconnaître. Il s'en suit toute une série de procédés magiques de la part du marabout, mais chaque fois, Jibiribá trouve une ruse pour s'en tirer sain. Et il agit de façon toujours plus agressive : il tue l'autruche du marabout, il coupe la tête à une vieille espionne ; finalement, il se déguise en Archange Djibril et dupe le marabout pour le faire sortir de la ville et le noye dans un fleuve. C'est alors que le griot Sòrí arrive à convaincre le roi d'abandonner ses mauvaises habitudes et de se repentir publiquement.

Jibiribá, lui aussi, se dévoile, tout en disant : « Sinon, je tuerais le roi et toute sa suite, je disperserais son cour... ».

Au bout du compte, Kǒdùdu fait de Jibiribá son premier conseiller. Après la mort du roi, Jibiribá le succède et amène le pays à la prospérité.

Un des procédés de Souleymane Kantè, qui crée davantage d'affinité avec la littérature moralisatrice de l'époque des Lumières,<sup>8</sup> est l'utilisation des « noms signifiants ». Il serait erroné d'affirmer que ce procédé soit absolument étranger à l'art verbal manding : les « noms signifiants » existe dans les épopées royaux. Mais dans les épopées, les « noms signifiants » sont attribués aux catégories des personnages bien définies. Ce sont

---

<sup>7</sup> Pour désigner cette action, Souleymane Kantè adapte le verbe *déde* 'cacher quelque chose en la pressant contre le mur'.

<sup>8</sup> Et, en même temps, avec les oeuvres de Shaaban Robert, cf. [Misiugin 1982/1993, 71-73]. Bien évidemment, les « noms signifiants » apparaissent dans les oeuvres littéraires de tous les époques et tendances, c'est les façons de leurs utilisation qui fait la différence. Il serait donc plus exacte de parler des « noms signifiants directs » : le nom indique directement une qualité morale dont l'incarnation est le personnage en question.

a) les esclaves (ils avaient pour les noms des fragments initiaux des proverbes ; une fois appelé par le nom, l'esclave devait reprendre par le reste de sa proverbe), ou b) les conceillers des chefs (leurs noms signifiaient « Sait-Tout », « Dit-Tout », etc.). Mais les « noms signifiants » ne se trouvent pas du tout dans les contes populaires. Ainsi, dans le conte bambara enregistré par Nazame Halaoui dans le village Sinta, seules les noms de frères-voleurs sont mentionnés : Ntchi et Ngolo. Ce sont les noms les plus communs : Ntchi est, traditionnellement, le nom du premier fils dans la famille, le nom du deuxième fils étant Ngolo.

Dans « L'histoire de Jibiriba », tous les personnages ont les noms. Le roi généreux s'appelle Séré ; d'après la tradition manding, on rajoute à son nom le nom de sa mère Fonin. En maninka, *Fóninsere* veut dire « homme généreux ». Également transparents sont les noms du marabout (*fóde* signifie en maninka « celui qui connaît Coran par coeur et sait interpréter son sens »), du voleur péri (*sõn* « voleur »), du roi avare (*kǎdùdu* « une espèce d'arbre dont les fruits pourrissent à peine mûri »). Il est remarquable que Souleymane Kanté essaye de représenter la situation d'une façon « renversé », comme si les mots maninka correspondants étaient entrés dans la langue d'après les personnages de son conte, comme si leurs noms propres seraient devenus les noms communs. Il s'agit donc d'une tentative de « reclassement » de cet oeuvre du genre des contes au genre de la narration historique : une conte qui prétend à la liaison avec la réalité, n'est plus un conte à vrai sens du mot.

Tous les personnages mentionnés sont monovalents : chacun d'eux ne réalise qu'une seule fonction, celle indiquée par son nom. Moins évident est le nom du Premier Conceiller du roi, Kamanberema. Dans le Dictionnaire Maninka de Souleymane Kanté [Kanté 1962/1982],<sup>9</sup> le mot *káman* est interprété comme « le rond fait par la toupie ; l'orbite d'une planète » (le deuxième sens est évidemment un néologisme créé par Kanté), *bérema* signifie « bâton, canne ». Le nom *Kámanberema* peut donc être interprété comme « pivot », une indication qu'il s'agit d'une figure clé. Cela trouve la corroboration dans le cour du récit : par l'annulation du poste du Premier Conceiller, le roi avare provoque une réaction en chaîne qui faillit d'entraîner sa mort et la fin de son royaume.

Encore plus intéressant est le nom du protagoniste du conte. *Jibíri* désigne en maninka un petit oiseau de plumage rouge et brun-gris, amarante (*Lagonosticta senegala*), qui habite près de l'homme. Ce mot est utilisé le plus souvent avec le suffixe diminutif *-len*. L'élément *-ba* du nom *Jibiribá* est, sans aucun doute, le suffixe augmentatif. On peut interpréter ce nom comme « grand oiseau *jibíri* ». La place de Jibiriba dans toute cette histoire devient claire si on considère les croyances liées à cet oiseau. De même que la cigogne chez les peuples de l'Europe, *jibirilén* est chez les Maninka de la Haute Guinée un « oiseau de bon chance » doué d'une importante force magique *námá*. Si *jibirilén* fait son nid dans une maison, cela est vu comme une bonne signe : cela portera la bonne santé, la chance, la richesse. Si l'oiseau abandonne son nid, c'est un mauvais augure. Il est strictement interdit aux enfants de chasser *jibirilén*, et les femmes ne l'empêchent jamais de picorer les grains près des mortiers.<sup>10</sup> Pour un

---

<sup>9</sup> A ma connaissance, ce mot n'est attesté dans aucun autre dictionnaire des langues manding.

<sup>10</sup> Je remercie Mamady Diané (Institut de recherches linguistiques appliquées, Conakry) pour cette information. Je veux exprimer ma gratitude aussi à Tucker Childs et Christopher

lecteur maninka il doit donc être clair depuis le début que Jibiriba est le gage de la bonheur du royaume.

Il est intéressant de comparer « Jibiribá fásá » avec son prototype populaire. Dans la version enregistrée et transcrite par Nazam Halaoui dans le village bambara de Sinta (région de Ségou), la structure du sujet est pratiquement la même, à deux épisodes près (« l'épreuve de bière de mil » du conte de Sinta est remplacé par « l'épreuve de bague magique » ; l'épisode de l'enlèvement et punition du marabout est rajouté) et à l'échelonnement des épisodes, ce qui n'excède pas les limites de variation pour un conte populaire. La grande différence font l'intrigue (dans le conte de Sinta, deux frères, Nci et Ngoro, languissent dans la pauvreté, et leur fétiche leur dit de passer au vol du mil au chef de village) et le dénouement (le marabout du conte de Sinta prend la fuite, et les gens du chef de village le poursuivent). Ce sont donc l'intrigue et le dénouement de « l'Histoire de Jibiriba » qui représentent le plus d'intérêt pour l'analyse des idées de Souleymane Kanté.

Dans ce conte, sous l'apparence de lecture facile pour les néo-alphabets, Souleymane Kanté déguise tout un modèle de l'évolution de la société humaine tel qu'il le voit. Nous voyons d'abord « l'Age d'Or » : le roi respecte les traditions, il a son griot, son marabout et son conceiller auprès de lui, il paye bien à tout le monde, le vol et des autres vices sont inconnus. Le mauvais caractère de son successeur met la fin à cette époque heureuse. Il lui manque une qualité qui est, dans la tradition manding, absolument indispensable pour un roi : il n'est pas généreux. Les traditions ne sont plus respectées ; il ne donne plus de cadeaux ni au griot, ni au marabout. Au contraire – il les chasse. Il réalise « une politique de FMI » : il augmente les impôts, il coupe les dépenses administratifs... Les résultats en sont déplorables : le morale dégrade, les bureaucrates mal payés se mettent à la corruption, le vol apparaît, le peuple souffre. Le retour à la vie heureuse se réalise grâce à un personnage extrêmement controversé : à la fois fils d'un notable et voleur, quelqu'un qui vise le bonheur du peuple et, à même temps, n'hésite pas à tuer une vieille... bref, un brigand noble, partisan de l'idée de violence révolutionnaire. Le roi rappelle le griot, rend le poste du premier conceiller à celui qui doit le tenir d'après la tradition ; c'est le retour à la tradition qui rétablit la paix et le bonheur dans le pays.<sup>11</sup> Revient-on au point de départ ?

Il faut mentionner que « Jibiribá fásá » est un livre à images, et ces images représentent une ville moderne de l'Afrique Occidentale : les cases à toits coniques côtoient les bâtiments aux étages de l'architecture africaine moderne – une bonne allusion que ce conte traite de la société guinéenne contemporaine. Dans ce contexte, l'image décorant l'avant-dernière page du livre est d'intérêt. Cet image représente la prospérité provenant de la règne de Jibiribá : les voitures ramènent les enfants à une grande porte derrière laquelle on voit un immeuble à étages. Chaque enfant a entre les mains une serviette à papier. Évidemment, le bâtiment derrière la porte est une école. Le message est facile à déchiffrer : ce n'est pas le retour à la vie traditionnelle pure et dure qu'invoque Souleymane Kanté, mais plutôt une société où le côté positive de la vie

---

Hayden pour l'assistance dans mes recherches sémantiques.

<sup>11</sup> Il n'est pas à exclure qu'il s'agissait ici d'une invocation adressée au Président de l'époque, Sécou Touré, de se retransformer d'un dictateur sanguinaire dans un leader populaire, tel qu'il avait été dans les débuts de sa carrière politique. Comme une allusion à Sécou Touré peut être interprété l'épisode du bannissement du griot et du marabout (cf. la campagne « anti-griotique » en Guinée), et l'épisode du retour du marabout (cf. le revirement vers l'Islam vers la fin de l'époque de Sécou Touré).

traditionnelle est marié avec les avantages de la civilisation urbaine moderne, avant tout l'éducation. On verra plus tard que la représentation des idées novatrices en guise du retour à la tradition est un des procédés favoris de Souleymane Kantè.

**Les oeuvres historiques de Souleymane Kantè** sont des échantillons d'un genre tout à fait différent. Ils visent un lecteur beaucoup plus avisé, leur langue est beaucoup plus difficile : des constructions syntaxiques complexes et les néologismes (introduits, le plus souvent, sans aucune explication) y abondent. Dans les six livres (ou sept, si on y rajoute « l'Histoire de Samory », que je ne toucherai pas ici) l'histoire des grands empires mandé est exposée. Nous considérons surtout les deux premiers livres, ceux concernant l'Ancien Ghana et l'Empire de Soso ; ce sont les périodes les moins fournies de sources écrites.

Les dates de création des livres historiques ne peuvent être définies qu'approximativement. Sur la page 11 de la première volume de son « Histoire du Manding » Souleymane Kantè dit qu'il écrit en 1970 ; plus loin on trouve la référence aux excavations polonaises de Nyani en 1965, 1968 et 1973 [Kantè 1991, 62]. Dans le livre 2, il parle de rencontre avec Gabukoro Keita, l'auteur d'un livre sur Soundiata, en 1979 – évidemment, le travail sur « l'Histoire du Manding » continuait plusieurs années, le texte se complétait et se transformait. Ainsi, dans le Livre 3 Souleyman Kantè parle de la version de 1972 modifiée en 1978 [Kantè 1992, 57]. « L'Histoire de Waadou » et « L'Histoire de Soso » semblent avoir été écrites simultanément avec « l'Histoire du Manding » : sur la page 67 de celle-ci Souleymane Kantè parle de « l'Histoire de Soso » comme d'un livre qu'on peut trouver à Kankan et à Conakry.

Ce gros délai explique probablement l'existence des contradictions internes dans les livres d'histoire. Certains des ses contradictions les plus évidents sont notés par l'éditeur Baba Jaanè (cf. sa note sur le décalage dans la datation du fin du Mali Ancien et dans le nombre total de ses rois [Kantè 1992, 83]). Des autres contradictions, moins évidentes, peuvent représenter l'intérêt pour la compréhension de la conception de Souleymane Kantè et de son paradigme historique. Ex., dans « l'Histoire de Soso » l'auteur affirme qu'après la défaite de Soumaoro, beaucoup de crimes lui ont été imputés injustement [Kantè 1993b, 45-46], tandis qu'en vérité il avait été un roi sage et raisonnable, dont beaucoup d'entreprises ont été continuées par Soundiata. « L'Histoire du Manding », tout en préservant le même canevas, le représente comme un scélérat sanglant. Souleymane Kantè arrive, d'une façon étonnante, de représenter dans chaque oeuvre le point de vue de la dynastie qui se trouve dans le centre de narration.

Une autre contradiction est la question de l'ordre de succession chez les Manding. Dans le livre 2 (p. 122) de « l'Histoire du Manding » on trouve l'affirmation que l'ordre de succession avait été matrilineaire (*nátaya*), de façon qu'on héritait à son oncle maternel, tandis que la succession du père à fils a été introduit avec l'Islam. Dans le livre 3, parmi les normes édictées par l'Assemblée de Kourokan-Fouwa, il y a une établissant l'héritage du frère aîné à cadet et, ensuite, aux fils et neveux [Kantè 1992, 22]. En même temps, dans les dynasties du Manding et de Soso des oeuvres de Souleymane Kantè il s'agit toujours de l'héritage du père au fils – sauf les rois du Mali du période historique, connu par les sources écrites.

Les oeuvres historiques de Souleymane Kantè représentent un monument original de la philosophie d'histoire. Dans sa vision de l'Histoire il est très proche des Lumières de l'Europe de 18 siècle : il développe la conception de **la vision rationnelle de l'Histoire**, il renverse les mythes populaires qui ne tinnent pas sous les coups de Raison. Ainsi, on trouve dans le livre 4 de « l'Histoire du Manding » [p. 64] les raisonnements concernant

l'opinion populaire sur la provenance de tous les Mansaren-Keyta d'un arrière-petit-fils de Sondiada :

*Bàri ànnù t'sé lá l'à fýna jìn ná féu, b'à y'à yìda lá lè, kó Sònjada dén` tš` sí má bónsòn tó, fó Mànsa Wúlèn kélen, à ní kó Sònjada dóóke má dén sí tó, à ní kó Mànsaren kámeren 20.000 mén nù tède Sònjáda fê Kírínà kálaben` dó kà bó kà bó Jòma tóó filá ní Amaana lù dó, k'à ké y'ò sí má bónsòn tó, fó Sònjada dénke fóló Mànsa Wúlèn kélen... nù Bàmaana` bée kán kó ñ bènba yé Súmaoro Kánte jèdé` lè dí, k'à k'ò dó yó Sòso fánen tède Kánte kámeren` mén nù lá, y'ò lù fén bónsòn má bálo fó Súmaoro jèdé` kélen...*

Mais nous ne pouvons aucunement croire à ça, parce que cela signifierait qu'aucun autre enfant de Sondiada n'avait eu de descendants, sauf Mansa Wulen, et que le petit frère de Sondiada n'avait laissé aucun enfant, et que les 20 000 jeunes hommes du clan Mansaren en provenance des deux Dioma et d'Amana, qui étaient avec Sondiada à la bataille de Kirina, n'avaient laissé aucun descendant... Nous Bamaana aussi, nous disons tous que notre ancêtre soit Soumaoro Kantè lui-même, comme si aucun descendant des jeunes hommes Kantè, dont était rempli Soso, n'ont pas survécu, sauf ceux de Soumaoro même...

Un thème favori de Souleymane Kantè est le criticisme des légendes de provenance de Sondiada et d'autres héros anciens des compagnions du Prophète Mohammad, très courantes en Soudan Occidental. Il attribue leur création au complexe d'infériorité (*kìsikása dùulató*) des Africains par rapports aux Arabes et les bat par les arguments rationnels suivants : d'abord, l'histoire du Manding compte 4000 ans. Comment pourraient donc les Mandings provenir des compagnions du Prophète, dont l'existence se date d'une période d'il y a moins de quatorze siècles ? Secundo, si tous les Manding ou presque ont l'origine arabe, comment expliquer le fait qu'ils sont noirs ?

Remarquable est le propos suivant du créateur de la littérature maninka : ... *dúna` kùntáa` dó, wáati` dó sèbé` lè dó mànamána`* [Kantè 1991, 50] '... au courant du monde, ce qui est sérieux dans un temps est vu comme une chose sans valeur à l'autre temps'. Il s'agit, en fait, de l'idée de relativité de la vérité dans l'histoire.

Le Lumière guinéen ne cache pas que son approche rationaliste c'est établis avec de l'influence des historiens étrangers :

*Nbà ñné yé Màanden fása` jánínin ná kà bán k'à jáfó álú yé sùdunja bólo mà bà, k'à bèn dǒfó` hánkili jínin síla` ò lé dórɔn mà, bàri án ná dǒfó jínama yóro lù n'à súya kóba másilannen nù sá, ñné má sé í dá` sú lá ò lù dó í tá jáfóli` nìn dó, báò í k'à lón í kó jàmana kúnunnenba lù lá mǒɔbá lù n'à wàná lù n'àlù nànkín nù kà ñ ná mǒɔbá lù lá kóba lù ní jànjónbá lù jǒɔn nù ké hánkili` ní kálabu kéndé lù dórɔn nè lá, àlù má*

Eh bien, j'étudie l'histoire du Manding et la vous rapporte brièvement en accord avec l'explication rationnelle de l'histoire seulement. Mais quant aux endroits de notre histoire qui sont pleins de génies et de grands sortilèges épouvantables, je n'en peux rien dire dans ce récit, parce que je sais que les hommes célèbres, les héros et les grands héros (?) des pays les plus évolués, qui avaient commis des exploits comparables aux exploits de nos hommes célèbres, le faisaient grâce à leur intelligence et énergie, il n'ont rien commis grâce à la sorcellerie, le patronnage

*fóyì ké sùbaaya ní jína tíiya ní dàlu  
gbéde lá. ò dọ́, án fána lá kàkòdò  
nafólí lù ká kán kà hánkili sòdòn ò tá  
kòdómán nù dósari` dọ́ lè sènèn  
kósebe, k'àlù náfó ná lé` mà, mén` d'à  
ké ò ná dọ́fó lù té ké jàmana gbéde lù  
hánkilima lù nána tòlí lù ní sírin nù  
dí, m̀òò té hánkili sòdòn mén nù mà.*

des génies et d'autres moyens pareilles. C'est pourquoi nos récits historiques aussi doivent être raisonnables, nous devons les raconter de la façon que les gens intelligents des autres pays n'ayant pas l'impression que notre histoire n'est qu'une conte ou un mythe, dont on ne peut tirer aucune raison [Kanté 1991, 16].

En vérité, l'Histoire de Souleymane Kanté ne se passe pas de la sorcellerie et de la magie ; cette « déclaration des principes » reste, dans bien d'égarde, une déclaration. Ce qui n'étonne pas, compte tenu du rôle très important joué par les procédés magiques dans l'acquisition du statut d'héros et de chef chez les Manding. A propos, les oeuvres des auteurs européens consacrés à l'histoire des peuples mandé sont également truffés des histoires magiques.

Mais Souleymane Kanté ne parvient pas à échapper la création de nouveaux mythes, dont la source est, bizarrement, sa foi dans l'omnipotence de la Raison. Parmi ces « nouveaux mythes » on peut mentionner, avant tout, sa datation des événements historiques de l'époque jusqu'à Sondiada Keïta. Dans sa passion de créer une histoire « respectable », qui ne serait pas inférieure à l'histoire des peuples possédant des longues traditions écrites, il projette audacieusement les données de la tradition orale sur le passé, ayant pour le point de départ les dates de Delafosse (étant, à leur tour, peu fiables<sup>12</sup>). Une telle chronologie, doublement douteuse, est adaptée par lui comme définitive. Sans aucune doute, elle est considérée comme telle (et le sera dans le futur) par les adeptes de « l'école Nko ».

Un autre « nouveau mythe » de Souleymane Kanté prédestiné à une longue vie parmi ses élèves, est celui de « la Charte de Kouroukan-Fouwa » comme « la Constitution du Manding » (à « la Charte » est consacré le Livre 3 de « l'Histoire du Manding »). Elle est présentée comme l'analogue du « Bill de Droits » anglais et « la Déclaration de Droits de l'Homme et Citoyen » française – un analogue qui a devancé ceux-ci en plusieurs siècles. Kanté note, avec le regret, la faute des ancêtre des Manding de ne pas avoir créé l'écriture, de façon que les clauses de la Charte ne sont parvenus à nos temps qu'en fragments oraux – sans s'en rendre compte que cette circonstance fait impossible sa comparaison avec « le Bill » et « la Déclaration ».

Des « nouveau mythes » pareils abondent dans les livres historiques de Souleymane Kanté. Cependant, mon tâche ne consiste pas en analyse de sa conception en comparaison avec la science historique actuelle en Occident. Elle représente beaucoup plus d'intérêt comme une tentative vigoureuse d'une percée vers un nouveau paradigme scientifique fondé sur l'argumentation rationnelle et la logique. L'embrace de ce principe l'importe sur les cas de son application inconsequente.

#### **Sources de l'information historique de Souleymane Kanté.**

Souleymane Kanté connaissait les oeuvres des auteurs arabes médiévaux (par les traductions françaises<sup>13</sup> ou par les textes originaux<sup>14</sup>) et des historiens coloniaux

<sup>12</sup> Dans les écoles historiographiques nationales des pays ouest-africains cette datation est, le plus souvent, acceptée telle quelle sans l'ombre d'un doute. Un criticisme bien fondé de la chronologie de Delafosse est donné dans l'article de Robert Pageard [Pageard, 1962].

<sup>13</sup> Cela se voit, ex., du fait que dans son « Histoire de Waadou », Souleymane Kanté discute le nom « Ghana » (p. 2) en reprenant tous les références aux auteurs arabes (Yakout, ibn-



français, pour le moins le « Haut Sénégal-Niger » de Maurice Delafosse. En ce qui concerne la chronologie du Soudan Occidental, Souleymane Kantè suit surtout la tradition de Delafosse, tout en la précisant et la modifiant là il le trouve nécessaire. En même temps, il conteste les assertions des historiens arabes et coloniaux sur la création de l'état de Waadou (Ancien Ghana) par les immigrants blancs ; il accuse les auteurs de ces idées de racisme [Kante 1993a, 12].

Son autre source représentent les traditions orales ; c'est le seul source d'information pour l'ancien période de l'histoire de Manding (jusqu'à 1050). Au début du premier livre de « l'Histoire de Manding » Souleymane Kantè dit : ... *kàayíi 1938, ñné kà m̀ɔ̀bá lù t̀ɔ̀ɔ̀fɛ s̄í` n`àlù lámén sédeman` dāmìna, háketo àlù kánà bán sà lá ñ fàsó` kúma kódo lù dí* 'depuis le 1938 je me suis mis à m'asseoir avec les vieux et de les écouter, pour qu'ils ne meurent pas tous et n'emmènent pas avec eux l'histoire de notre partie'. Plus loin, il explique en détail son approche à ce genre d'information. Il clarifie, en particulier, pourquoi a-t-il plus de confiance en paroles de gens qui ne sont pas d'origine griotte. Il est vrai que le genre de narration historique publique a été monopolisé par les griots ; cependant, Souleymane Kantè est d'opinion que certains nobles (*l̀npáasi l̀ù*) connaissent l'histoire mieux et avec plus de précision, le seul défaut qui leur est propre est d'embellir les faits de leurs ancêtres. Quant aux griots, ils ont la tendance de ne dire que ce qui plaît à l'audience et d'enjoliver le passé au profit de la dynastie régnante [Kantè 1991, 21-22]. Dans ce qui suit, Souleymane Kantè donne souvent des références aux communications orales des vieux et discute soigneusement les divergences qu'il trouve dans ces communications.

Malheureusement, il néglige un moment important : il ne donne jamais les noms de ses informateurs ; ils restent anonymes. Il y manque aussi de mentions du lieu et du moment de l'interview. Cela veut dire, que la vérification de l'information puisée par Souleymane Kantè des sources orales, est très difficile, sinon impossible.<sup>15</sup>

En même temps, la description des empires Waadou et Soso par Souleymane Kantè est parfois remarquablement bien élaboré. Il faut rappeler que les sources écrites sur l'histoire de l'Ancien Ghana sont plutôt restraints : à part de « légende du Serpent de Wagadou », on ne connaît que les noms de certains rois et les dates de certains événements clés. Même plus, il n'est pas prouvé d'une façon définitif que ces événements ont été effectivement clés dans l'histoire de l'Ancienne Ghana, plutôt que des épisodes de passage enregistrés par les auteurs arabes par hasard. Quant à l'information sur le Soso connu des historiens, elle est encore plus maigre et encore moins fiable. On a la peine de se débarrasser de l'impression que, dans sa tentative de peindre le tableau de l'histoire des peuples mandé, Souleymane Kantè comblait souvent

---

Haoukal, el-Bekri) de « Haut Sénégal-Niger » (p. 20-21). Tout comme dans l'ouvrage de Delafosse, seule la référence à Yakout est dotée de l'indication de la volume et de page (vol. III, p. 770, sans préciser de quel édition il s'agissait). Plus loin, sur la page 22, il mentionne le fait que les traducteurs français ont remplacé la chronologie de la Hégire par la chronologie chrétienne, et suit celle-ci.

<sup>14</sup> Il avait l'accès, au moins, à l'oeuvre de al-Khariri, dont on peut juger par la phrase suivante : *ò y`árabu kán` f̀aamun léra nimanba lè dí, ñné kà nàfabá s̀d̀ɔ̀n àlè là lé* [Kante 1991, 25] '... c'est un très bon livre d'explications dans la langue arabe, j'en ai beaucoup profité'.

<sup>15</sup> A ma connaissance, l'historien David Conrad est en train d'entreprendre une telle vérification se basant sur une traduction anglaise (non-publiée) des livres historiques de Souleymane Kantè.

les lacunes d'information par ses « reconstructions ».

A mon avis, ces reconstructions doivent réfléchir le plus visiblement les vues de Souleymane Kantè et représentent donc pour nous le plus grand intérêt.<sup>16</sup>

Dans son « **Précis d'Histoire de Waadou, ou l'Ancienne Ghana** », Souleymane Kantè reconnaît que la date de création de cet état n'est pas connue : certains historiens donnent la date de 300 ans avant Jésus, les autres la repoussent en avant, encore les autres en arrière [p. 12] ; plus loin dans son texte il dit que cet état existait de 240 à 1240. Quoi qu'il en soit, il n'a aucune doute sur le fait qu'au moment de l'arrivée des Arabes en Soudan Occidental, cela était un état très puissant : après la défaite de Poitié l'armée arabe forte de 30,000 combattants s'est dirigée, en 743 après Jésus, vers le sud ayant pour le but de subjugué Waadou. Mais les Arabes ont été obligés d'abandonner cette intention après avoir appris que l'armée de Waadou comptait 100,000 combattants, et que le roi de Koumbi était capable de ramener ce chiffre pendant une journée à 200,000, dont 60,000 chevaliers [p. 7]. Il pose la question : comment expliquer que ce royaume a pu exister pendant si longtemps, tandis qu'en Europe, peu nombreuses sont les dynasties qui auraient perduré 250-300 ans, et les dynasties de longévité comparable à celle de la maison royale de Koumbi ne sont pas trouvables du tout ? Une longue explication y suit [p. 12-14] que je trouve expédient de donner ici (en version abrégée).

Voici donc les raisons de la stabilité de Waadou :

1. Les rois de Koumbi ne manifestaient jamais de l'arrogance et de la morgue (*wèrèwéré*) envers les royaumes dépendants, ils n'exerçaient jamais la violence rude (*fànka làjanko*) contre eux, parce qu'ils comprenaient : les désirs du faible sont les mêmes que ceux du fort, seulement, le faible n'a pas de possibilités de réaliser ses aspirations.

2. Après avoir subjugué un royaume, les rois de Koumbi y gardaient les anciens chefs et leurs octroyaient l'autonomie complète, sans imposer quoi que ce soit à la population. Ils savaient que l'intervention dans le gouvernement des provinces par-dessus la tête de ses gouverneurs avait deux conséquences négatives. Primo, une intervention pareille ne réussira pas, parce qu'on ne pourra jamais satisfaire tous les habitants ; mais les gens sauraient de l'existence d'une instance supérieure où on adresserait toutes les questions, et les chefs du niveau inférieur perdraient toute autorité. Secondo, une telle façon d'agir agacerait les chefs locaux et les impulserait au séparatisme.

3. Ayant le Serpent comme leur divinité, les rois de Waadou permettaient aux peuples subjugués de garder leurs religions : « Un homme intelligent ne doit pas appliquer la force pour faire les gens changer leur religion, parce que les gens meurent facilement pour la foi ».

4. Ils n'exagéraient pas les impôts et les capitations, « parce que les prélèvements démesurés transforment les amis en ennemis ».

5. Il ne s'ingéraient pas dans les relations entre les rois et les populations des pays subordonnés, ne cherchaient pas à modifier leurs coutumes et l'ordre de succession. Il est vrai, les rois de Koumbi installaient leurs garnisons pour protéger les frontières, mais ces troupes n'avaient pas de droit de se mêler dans les affaires locales.

6. Ils n'avaient pas d'habitude de circuler par ses pays subordonnés pour faire l'inspection. Si besoin était, ils envoyaient des messagers pour le contrôle et l'examen, mais ces messagers aussi ne visitaient que les capitales des chefs subalternes. Les rois de Koumbi considéraient que les visites d'inspection humiliaient la dignité des rois subordonnés et les affaiblissaient. Si le roi suprême faisait une visite d'inspection, comme si pour le bonheur du peuple, cette visite alourdirait en fait le fardeau des gens : les visiteurs

---

<sup>16</sup> Je ne m'arrêterai ici sur « l'Histoire du Manding » : étant un ouvrage extraordinairement intéressant et plein des informations importantes, en relation aux aspects élaborés dans cet article il reprend, dans les grandes lignes, l'approche déjà connue par « l'Histoire de Soso ».

ne parviendraient tout de même à alléger la vie du peuple, tandis que toutes les frais de l'accueil des visiteurs seront à la charge des gens. Si cependant les chefs subalternes se mettaient à opprimer ses sujets, on y envoyait les inspecteurs (*gbèluninná lù*), les espions (*dálasunbula lù*) et les messagers secrets (*gbùndú jètí lù*). Si l'information du mauvais comportement du chef s'avérait vraie, on lui infligeait, secrètement, une réprimande sévère. Même si ce blâme était insuffisant pour corriger le mauvais chef complètement, il le obligeait de se modérer ; il est bien connu que les mauvaises actions ne peuvent pas disparaître de ce monde, et que le tâche de tous les lois est, pour le moins, d'amoindrir la quantité du mal.

Les rois de Koumbi ne faisaient jamais des humiliations publiques, leur seul moyen d'influence était les réprimandes secrètes. Cela explique bien pourquoi les royaumes subalternes ne se rebellaient pendant les siècles. Les rois vassaux exerçaient leur politique interne d'une façon absolument autonome, mais ils n'avaient pas de droit de succession.<sup>17</sup> Cette politique douce a permis à l'Empire de Waadou d'exister pendant 1000 ans.

Les rois de Koumbi avec leur politique aussi douce, comment avaient-ils parvenu à subjugué un grand nombre de pays ? Souleymane Kanté explique cela en exemple du pays Manding. Il s'avère que les Soninké, les créateurs de l'Empire Waadou, avaient été depuis longtemps voisins de Berbers, et ceux-ci les ont appris l'art de manipuler le bouclier, inconnu dans les autres pays voisins.<sup>18</sup> Une fois venu chez les Maninka, ils ont manifesté cet art, et les habitants de Manding, apeurés, se sont subjugué sans faire la guerre. Cependant, dans « l'Histoire de Soso » Souleymane Kanté reconnaît que la conquête n'était pas toujours pacifique : là où les Soninké se heurtaient à la résistance, ils massacraient toute la dynastie régnante et toute la noblesse. Pour ces provinces, gouverneurs étaient assignés. Cela a été le cas de Kagnaga (le futur Soso). Mais les relations avec ces gouverneurs se basaient sur les mêmes principes qu'avec les pays où les anciens dynasties avaient été maintenues : c'était une tutelle douce. Koumbi ne se mêlait pas dans les affaires du gouverneur, son poste passait en succession du père au fils, et les rois de Waadou ne remplaçaient une dynastie de gouverneurs que dans le cas où son incapacité dépassait toutes les limites.

Encore plus intéressant est l'oeuvre « **Précis de l'histoire de l'Empire Soso** ». Dans ce livre, la déviation de Souleymane Kanté de la piste tracé par Maurice Delafosse dans « Haut Sénégal-Niger » de façon la plus radicale. La seule date qui reste la même, c'est le début du gouvernement de Goumanté Fané, 750 ans après Jésus (d'après Delafosse,

---

<sup>17</sup> Cependant, dans « Le précis de l'Histoire de Soso » Souleymane Kanté écrit que les rois de Waadou intervenaient à main armée s'il s'agissait de la tentation de sécession d'une province, et laisse comprendre que les tentatives pareilles n'étaient pas exceptionnelles. Mais, avant d'envoyer une expédition punitive, ils appliquaient tous les moyens pacifiques pour ramener le rebel à la raison.

<sup>18</sup> Il est notable que le mot pour le bouclier existe dans la langue soninké (*xodori/xodore*), mais il est presque inconnu dans les langues manding, ni dans les langues des peuples voisinant (en particulier, le peul et le songay). J'ai parvenu, après des longues recherches au milieu bambara, de retrouver le mot pour le bouclier : *gwéntere*, mais mon informateur était natif du Nord-Ouest du Mali, là où ce mot pouvait être connu grâce aux contacts avec les Soninké (cependant, j'ai retrouvé cette racine aussi dans un dialecte bambara de l'Est, rég. de Saro, dans le mot *gwénterekuru* 'cheville'). Souleymane Kanté donne deux mots pour les types différents de boucliers : *kòndére* (*kòdéré*) et *síngbin*, le premiers ascend, sans aucune doute, à la même racine que le mot soninké (il est fort probable qu'il s'agit d'un emprunt à soninké). Les deux mots sont inconnus dans la langue de la rue.

le nom de ce gouverneur était Goumaté-Fadé) ; les noms des autres gouverneurs et les durées de leurs gouvernements diffèrent.<sup>19</sup> D'après Delafosse, Goumaté-Fadé, le fondateur de la dynastie de Diarisso (Yarisso), et ses descendants gouvernèrent en Kagniaga/Soso jusqu'à ca. 1180. Entre 1076 et 1180 seulement, sept princes se succédèrent. Après les Diarisso, le pouvoir passa à la dynastie Kantè, qui ne compta que deux gouverneurs : Diarra Kantè, le lieutenant des derniers Diarisso, qui renversa ses seigneurs entravés dans les guerres fratricides, et Soumaoro (Soumangourou) Kantè, l'adversaire célèbre de Soundiata Keïta.

D'après Souleymane Kantè, toute l'histoire de Kagniaga/Soso se divise en deux parties égales, 243 ans pour chacune. La première moitié est la règne de la dynastie Fanè, descendants de Goumaté ; on n'en parle que très brièvement. Après que cette dynastie eut périclité, les rois de Koumbi assignèrent en 993 à Kagniaga le nouveau gouverneur, Ngolo Jedeso (Diarisso). Le nom de sa mère eut été Soumba, et on l'appelait d'habitude Soumba Ngolo. Ce nom double donna la naissance au nom de Soumangoro qui devint l'autre nom de cette dynastie. Elle compta sept rois, dont le dernier fut Soumangoro Kantè, l'adversaire de Soundiata Keïta, considéré par tous les Kantè comme l'ancêtre. Le premier roi de la dynastie, Soumba Ngolo Jèdèso, devint célèbre comme un magicien éminent, un grand guerrier et un gouverneur de talent. Mais on voit plus loin, que cela ne fut pas le comble : d'après la description de Souleymane Kantè, chacun de ses descendants dépassa ses précédents dans tous les domaines, de façon que la province de Kagniaga/Soso atteignit les hauteurs de la prospérité inois et servit l'exemple pour tout le Waadou.

Sans nous attarder sur les péripéties de l'histoire politique (la secession de Soso, la subjugation par lui des anciennes provinces de Waadou, la guerre contre Manding...), posons-nous deux questions. Comment expliquer le fait que c'est à Soso que Souleymane Kantè paye autant d'attention ? – comme s'il n'y avait pas d'autres organismes politiques dans l'histoire du Soudan Occidental à l'ouest de la Boucle de Niger qui atteignaient un grand pouvoir à un moment donné et disparaissaient peu après.<sup>20</sup> Pourquoi tous les rois de Soso sont représentés comme les personnages exceptionnellement positifs ?<sup>21</sup> – sauf le dernier, qui manifeste quelques mauvaises manières, ainsi que la défaite de la part de Soundiata Keïta peut être considérée le châtement.

Il y a une réponse facile : dans ce livre Souleymane Kantè décrit, en fait, l'histoire légendaire de son clan, Kantè. La deuxième réponse (qui est le conséquent de la

---

<sup>19</sup> *Fâne* est le nom de l'un des *jàmú* (clan) de la caste de *nùmú* (forgerons et menuisiers). Chez les Manding, les Fanè sont considérés comme les ancêtres de tous les *nùmú* (Souleymane Kantè parle avec beaucoup de détail du transfert de la primauté sur les *nùmú* de Fanè à Kourouma par Soundiata.. On peut supposer que Souleymane Kantè a interprété le nom *Fadé* chez Delafosse comme une forme déformée et a « restitué » la forme « correcte ».

<sup>20</sup> Souleymane Kantè donne une explication suivante : « Sans connaître l'histoire de Waadou et Soso, on ne comprendra pas l'histoire de Manding » [Kantè 1991, 4].

<sup>21</sup> Il faut avouer que Souleyman Kantè n'a pas rogné de la part de Mansaren, la dynastie régnante de Manding : tous les prédécesseurs de Soundiata, en commençant par Bóri Mâandén (c'est la façon dont Kantè interprète le nom du premier rois de Manding convertis en Islam, tandis que les historiens européens le lisent comme « Baramandana »), ont été des rois remarquables et vertueux. En fait, leur règnes sont décrits dans les mêmes expressions que ceux des rois Soso, la seule différence étant dans le fait que les rois de Manding étaient avant tout des chasseurs, les rois de Soso étant des cultivateurs [Kantè 1991, 72-78].

première) est probablement la suivante : Soso, un état assez ancien et à une histoire peu connue, était le terrain idéal pour le développement du modèle d'un « état de l'Age d'Or » dont la place est très importante dans la philosophie sociale de Souleymane Kantè. Là où l'histoire réelle se mêle dans la narration, les contradictions et les disparités apparaissent. Il n'est pas du tout clair quelles étaient les raisons du roi de Soso de se séparer de Waadou – d'après la description précédente de Souleymane, la suprématie de Koumbi n'avait pas été accablant du tout. Encore moins évidentes sont les motifs des chefs des autres provinces pour accepter l'invitation de Soumaoro Kantè à passer sous sa main et à abandonner Waadou – en fait, les conditions que Soumaoro leur a imposé étaient incomparablement plus pénibles par rapport à ce que ces provinces avaient eu (d'après Souleymane Kantè) sous l'égide de Waadou.<sup>22</sup> Et c'est Soumaoro Kantè, le premier personnage dont le nom peut être tracé dans les sources historiques écrites, qui est en même temps le premier roi « non-idéal » de Soso. Malgré ses activités progressistes extraordinaires (la libération des esclaves, la consolidation de l'agriculture, de l'armée et du système administratif – d'après Souleymane Kantè, toutes les réformes progressistes attribuées à Soundiata Keïta avaient été, en vérité, lancées par son adversaire Soumaoro), il reste le seul membre de la dynastie Soumangoro à qui Souleymane Kantè attribue les caractéristiques négatives : « roi malhonnêt », qui avait l'habitude d'abuser ses alliés ;<sup>23</sup> « roi-brigand » (*mànsá bènkaniná*) qui pillait le peuple au nom du peuple...

Dans son « Premier livre Nko illustré » publié en 1981 au plus tard,<sup>24</sup> Souleymane Kantè donne, sur les pages 33 et 34, un texte assez remarquable. Comme ce texte est assez bref, il est expédient de le reproduire in extenso :

### Sòso Súmaoro mànsá lù

Cè fàdinba` súbàa bélebele` dó lè sùì da Sòsò mànsayá` lá (1046-1090) à tóó` kó Sòsò Bàla Júura Kánke. Sómaya` wàrà kójuu` mà, ò lè tède bàla jólo` gbángban ná à dáfudu fila dó kà sása` ní tòn` dún òlú lá. A fónen à mà ò lè dó kó Júura Kánke. O lè fóló

### Les rois Soumaoro de Soso

Un homme vaillant, un grand magicien gouverna Soso de 1046 à 1090, son nom fut Soso Bala Juura Kanke. Il fut tellement fort en magie, qu'il perçait ses deux joues avec les piquants de porc-épic et y suspendait un sac pour les objets magiques et le carquois. C'est pour cela qu'on le nomma « Juura Kanke » (« Porc-

<sup>22</sup> En fait, Souleymane Kantè se rend compte de cet incongruité et explique l'acceptation par les autres chefs de l'accord avec Soumaoro par la malice de celui-ci, qui a abusé plus tard de leur confiance.

<sup>23</sup> ... *sàriyá` báa ládán télen` ná ná-á-ná mà, kùntii námaratɔ` dí s`à kúma` tó l`à ná` mà k`ò kódo` lù kún` múru k`à bèn á` jèdé` lá dùnduma náfa` dórɔn mà...* 'même si une loi est créée aussi non-équivoque que possible, un leader malhonnêt pourra garder sa lettre (lit. : sa parole) inchangée tout en détournant son sens pour l'accommoder à ses intérêts seulement...' [Kante 1993b, 22-23].

<sup>24</sup> En fait, il ne s'agit pas d'une vraie publication. J'ai une photocopie du manuscrit de ce livre, en orthographe ancien de Nko. Sur la page de titre il y a une inscription à la main, en orthographe nouveau : *Màmádi Kámara lá màsínin` ná bìlali` lè kà bó Bâté, sàñ 1981, Kónakiri* 'Reproduit sur l'appareil de Mamady Kamara de Baté. 1981, Conakry'. De toute vraisemblance, la date se réfère à la reproduction de l'un des livres de Souleymane Kantè qui avait été écrit beaucoup plus tôt.

kà jǐn` lǎ Sòsò mà. O sànen 1090 lá. A dénkè` Súmaworo Júura Kánke sǐi d'á nǎ` dós (1090-1128). O fána sànen, à dénkè` Màan Jàra Bònbá sǐi dá Sòsò kùnná (1128-1151). O sànen, à dénkè` Wòrobá Bánmaana sǐi dá mànsayá` lá (1151-1180), Wòrobá ò lè k'à bàn nísònkò sàrá` mà Kùnbí fànmá` Kàya Màan jé 1155 lá, ò mén` tède wáati ò lá mànsá lù lá fànmá` dí. A fónen Wòroba mà ò lè dós kó Bánmaana wála Bánmaando, ò kódo lè kó mén` k'à bàn Kàya Màan dós. Wòroba sànen 1180 lá, à dénkè` Màan Jàra Dóomannen sǐi d'á nǎ` dós (1180-1200). O lè kǐli dá kó Sòsò Cèmoo, ò sànen 1200 lá. A dénkè` Súmaoro Kántè sǐi d'á nǎ` dós (1200-1235), ò fána tède bád'á dénkè` tóo lá kó Sòsò Bàla. – Sònjada Kéta nà Súmaoro lá kèlebá` tíje lá Kírina kàlabén` dós 1235 lá, à kà Súmaoro dénkè` Bàlá mìdá kà táa à dí Kùrukanfúwa jàmá` jákodo Káaba. Bée bèn d'á mà kó, báa à fà má yé, – kó ká àlé fàa. O ké dá Súmaoro mànsá lù lá kó kùndòn dí léw. Kántè òlú lá mànsayá` kùntáa` mén` lónnen, ò bèn dá sà 189 mà (1046-1235), bári án m'á lón múnùn ní Sòsò Bàla Júura Kánke lè kà mànsayá` láfólo, wál'á sǐi d'á fà lù nǎ` lè dós. Nèbà, mén` báa ò jà jónjòn` lón ò fána y'án mágbén ò lá jàanin.

Épic le Glorieux »). Il fut le premier à bâtir une forteresse à Soso. Il mourut en 1090. Son fils, Soumaworo Juura Kanke, gouverna à sa place de 1090 à 1128. Quand il fut mort lui aussi, son fils Maan Jara le Grand s'assit à la tête de Soso de 1128 à 1151. Après sa mort, Woroba Banmaana fut le roi de 1151 à 1180, ce Woroba refusa de payer la capitation au roi de Koumbi Kaya Maan en 1155, celui qui fut le roi suprême de tous les chefs. Pour cette raison on nomma Woroba « Banmaana » ou « Banmaando », ce qui signifie « celui qui a refusé de se soumettre à Kaya Maan ». Après la mort de Woroba en 1180, son fils Maan Jara le Petit fut le roi de 1180 à 1200. On le nomma Le Vieux de Soso, il mourut en 1200. Son fils Sumaoro Kantè gouverna à sa place de 1200 à 1235, lui aussi nomma son fils Soso Bala (le Porc-Épic de Soso). Sonjada Keta battit la grande armée de Soumaoro dans la bataille de Kirina en 1235, il attrapa le fils de Soumaoro, Bala, et l'emmena à Kaaba, sous les yeux de gens de Kurukanfuwa. Tous se mirent d'accord que, comme son père fut disparu, qu'il fût tué. Cela fut la fin définitif de la dynastie des rois Soumaoro. La durée du gouvernement de ces Kantè dont on sait quelque-chose fut 189 ans (de 1046 à 1235), mais nous ne savons pas aujourd'hui si ce fut Soso Bala Juura Kanke qui eut commencé la dynastie, ou bien il regna sur la place de ses pères. Eh ben, si quelqu'un sait comment cela passa exactement, nous le prions de nous joindre.

Évidemment, nous avons ici la toute première esquisse de « l'Histoire de Soso ». On y retrouve les mentions de tous les noms et les événements historiques principaux du livre, seulement le nom du fondateur de la dynastie y manque. Probablement, ce texte reproduit une tradition orale préservée dans le milieu des Kantè sous la forme d'une liste des noms et événements historiques (il n'y a que trois événements : l'édification de la forteresse, le refus de payer tribut aux rois de Waadou, la défaite de Kirina) et la durée de gouvernements (l'indication des dates exactes et leur mise en correspondance avec la chronologie de Delafosse sont, sans doute, à attribuer à Souleymane Kantè). Il est probable aussi que c'est un « déchiffrement » du *fàsá* ('la devise') du clan Kantè.

Chez les Manding, chaque *jàmú* a son *fàsá* constitué des noms des ancêtres les plus célèbres et des renvois aux événements importants liés avec ces noms.<sup>25</sup> J'oserai supposer que tout (ou presque tout) le reste de la contenu de la première partie (jusqu'à la reigne de Soumaoro Kantè) du livre « Précis de l'histoire de l'Empire Soso » est une « élaboration littéraire » de ces faits peu nombreux, plus l'exposition des idées de Souleymane Kantè sur l'organisation désirable de cet état idéal.<sup>26</sup> Cependant, cette supposition n'amointrit aucunement l'importance de ce livre ; par contre, elle l'agrandit.

En fait, « Précis de l'histoire de l'Empire Soso » (et surtout sa première partie, jusqu'au gouvernement de Soumaoro Kantè, là où l'histoire réelle commence à « se mêler » dans la narration) représente un échantillon de littérature utopique. Là où il s'agit de la période plus récente (y compris l'histoire de l'Ancien Mali), nous trouvons un compromis entre l'idéal et la réalité prosaïque de l'Histoire. C'est pour ça que je me concentre dans mon analyse sur la période avant l'avènement de Soumaoro Kantè.

En nous appuyant sur les textes de « l'Histoire de Soso », « l'Histoire de Waadou » et « l'Histoire de Jibiriba », essayons de récapituler **les vues de Souleymane Kantè sur l'organisation d'une société et un état idéales.**

À la tête de l'état se trouve un roi éclairé. Il est un magicien exceptionnel (dans le jargon politique contemporain, cela correspondrait à un lider charismatique). Il est généreux et sage. Il se fait beaucoup de soucis du développement de l'économie du pays, de la défense et la science, et le peuple l'adore.

L'économie du pays comporte deux secteurs principaux : la production des aliments (l'agriculture) et la production des armements (la forgerie).

Le roi favorise le progrès de l'agriculture et par son exemple personnel (ex., Maan Jara Soumaoro l'Aîné, le quatrième représentant de la dynastie Soumaoro/Diarisso/Kantè, était lui-même un agriculteur célèbre), et par les mesures organisationnelles. Plus précisément, une seule mesure est mentionnée : l'octroi des lots de terrain (*bě*) à chaque chef de famille avant le début de l'hivernage selon le nombre de travailleurs dans la famille. Cela fut fait déjà par Souma Ngolo l'Aîné, le premier roi de la deuxième dynastie de Kagnaga/Soso, et le quatrième roi, Man Jara Soumaoro l'Aîné, augmenta les lots. À la suite de cette mesure, l'alimentation abonde dans le pays, et il en reste même pour les habitants des pays voisins.

Il reste à éclaircir comment l'octroi des lots pouvait amener à une augmentation aussi radicale de la production de l'alimentation. Il ne paraît pas que Souleymane Kantè parlerait d'une réforme agraire et du transfert de terrain en possession des familles : le mot *bě* en maninka signifie une parcelle qu'un cultivateur doit travailler (le plus souvent, il s'agit d'une norme journalière de rendement). L'aggrandissement d'une parcelle que l'on doit travailler, en combinaison avec les châtiments pour la paresse et la nonchalance (dont parle Souleymane Kantè), est la signe d'un contrôle administratif rigide et de l'intensification de l'exploitation des travailleurs (le récit du gouvernement de Soumaoro Kantè, plus élaboré, confirme cette supposition). Les seuls stimulants

---

<sup>25</sup> Bien évidemment, cette supposition est à vérifier. Il faut reconnaître que « la devise » de Soumaoro Kantè qu'on trouve dans les versions gambiennes de « l'Épopée de Soundiata » ne contient pas de noms cités par Souleymane Kantè.

<sup>26</sup> Je serai très reconnaissant à celui qui me fournira les données concernant les sources précises de l'information de Souleymane Kantè sur l'histoire de Soso, ce qui renverrait ma supposition.

positifs mentionnés dans l'Histoire de Soso sont les encouragements et les louanges adressés aux bons travailleurs.

Le roi se soucie du progrès des branches de science qui favorisent l'agriculture, avant tout la météorologie : les prévisions du temps par les étoiles, par le comportement des oiseaux, etc. On introduit les mesures unifiées de volume. On importe des échantillons des sémences, ce qui permet cultiver des nouvelles cultures en Soso.

Le roi s'occupe en personne de la forge.<sup>27</sup> Il crée des arsenaux partout dans le pays, et veille que les armes dans les dépôts soient régulièrement lubrifiées et entretenues.

La prospérité de l'agriculture permet entretenir une armée puissante. Le roi s'occupe beaucoup de l'entraînement militaire. Il est remarquable que Souleymane Kantè ne parle d'aucune guerre menée par les rois de Soso, sauf le dernier, Soumaoro Kantè : il paraît que l'armée était utilisée surtout comme la force de dissuasion.

Souleymane Kantè parle avec beaucoup de détails de la prospérité de la science en Soso Ancien. À part de la météorologie, la branche la plus avancée de science était la médecine, étroitement liée avec la magie. Les rois sont eux-mêmes grands experts en médecine et magie, et ils font un grand effort pour la propagande des savoirs médicaux (le diagnostic et le traitement des maladies) parmi la population. On expédie les agents dans les pays voisins pour y trouver les nouveaux médicaments et fétiches les plus efficaces. Le centre des études de la médecine et magie est la société secrète *Do* (*Koma*)<sup>28</sup> : il y a 300 espèces différentes de plantes de côté droite du chemin vers la forêt sacrée de *Do*, 300 de côté gauche, et 300 autres dans la forêt même, autour du terrain de danse. Les membres de *Do* étudient la médecine, la magie et l'art de fabrication des fétiches pendant sept ans. L'association *Do* avait aussi son « écriture ». Il s'avère, cependant, d'après les exemples de cet « écriture » présentés par Souleymane Kantè, qu'il s'agissait plutôt des signes conventionnels (comme les signes maçonniques) dont la fonction était de vérifier si quelqu'un est membre de *Do* ou non.

---

<sup>27</sup> La question de l'appartenance ou non-appartenance de la dynastie de Soumaoro à la caste de *numu* (qui entraîne une autre question : l'opinion générale de l'origine *numu* de tous les Kantè, est-elle correcte ?) préoccupe beaucoup Souleymane Kantè. Aux pages 37-40 de « L'Histoire de Soso » (les mêmes arguments se répètent dans « L'Histoire du Manding ») il parle de l'origine commune de trois *jamu* à noms phonétiquement proches : *Kánte* (*nùmú*), *Káne* (marabouts) et *Kánde* (« nobles », *tóntii*). D'après lui, ils sont tous les descendants de Soumaoro Kantè, et les différences phonétiques s'expliquent, d'une part, par les modifications inévitables pour une langue non-écrite, d'autre part par l'altération intentionnelle de leur nom par certains Kantè qui voulaient éviter les représailles après la bataille de Kirina en cachant leur parenté avec Soumaoro. Ainsi, contrairement à ses propres informations concernant les activités sidérurgiques des rois de Soso de la deuxième dynastie, Souleymane Kantè dénie leur appartenance originelle aux *numu* (il affirme que les *Fáne*, la première dynastie régnante de Soso, étaient les seuls forgerons-*numu* parmi les peuples Mandé ; les *Kúyate* étaient les seuls griots-*jèlí*, et tous les autres, y compris les Kantè, étaient les nobles, *tóntii*). Pour confirmer sa thèse que les membres d'un *jamu* peuvent appartenir aux castes différentes, Souleymane donne les exemples de Konde, Sylla, Tarawele, Kaba et autres *jamu*, qui comptent parmi ses membres des représentants des castes différentes.

<sup>28</sup> Dans le maninka de Guinée, *dó* est le nom générique des associations secrètes différentes : *Koma*, *Koma* féminin, *Kondolon* et *Saane* (associations des chasseurs), etc. Dans le texte de Souleymane Kantè, *Do* est souvent utilisé au lieu de son hyponyme *Koma*. Il faut indiquer que chez les Bambara, Bobo et, probablement, quelques autres populations de l'Afrique Occidentale, *Koma/Komo* et *Do* sont deux associations secrètes différentes.



Les relations entre le centre et les provinces se fondaient sur les principes de fédéralisme très doux : le centre avait la sagesse de ne se mêler pas dans les affaires intérieures des chefs subalternes, sauf les rares cas où ces derniers se permettaient les exactions intolérables. Même dans ces cas, le centre agissait par la diplomatie secrète pour éviter le détriment à l'autorité des chefs subalternes. Le tribut était modéré, on ne s'ingérait pas dans les coutumes et traditions des pays subjugués, on professait une tolérance religieuse. La présence du pouvoir central était aussi imperceptible que la population des pays subordonnés pouvaient ignorer l'existence même de ce pouvoir.

Bien évidemment, la reconstruction historique de Souleymane Kantè paraît peut convainquante du point de vue de conformité aux connaissances contemporains des lois sociales et des principes d'organisations d'état. Mais cela n'est que naturel pour une utopie du type « hâtif ». Un autre aspect me paraît plus important : compte tenu du fait que les livres de Souleymane Kantè sont condamnés à entrer dans les « classiques scientifiques » du mouvement sociale et culturel maninka et devenir la source de l'idéologie de ce mouvement – les vecteurs de quelles idées sont ces livres ?

Je formulerais une de ces idées comme **l'idée de l'évitement de violence**. Dans la partie « utopique » des oeuvres historique il n'y a presque pas d'exemples où la force soit appliquée.<sup>29</sup> Les conflits sont résolus par la diplomatie secrète, par les conceils, à la limite par les avertissements. Dans le même sens va l'affirmation de l'esprit pacifique des anciens Wankara, les ancêtres des Manding, qui ont été obligés de quitter leur lieu d'origine (que Souleymane Kantè localise en Ethiopie) à cause de leurs voisins belliqueux [Kantè 1991, 36].

On peut dire que cette conclusion paraît contredire à l'attitude positive de Souleymane Kantè à la « violence révolutionnaire » du protagoniste de « l'Histoire de Jibiriba ». En plus, la violence abonde dans la deuxième partie de « l'Histoire de Soso » et dans les autres oeuvres historiques. Je répondrais à cette réplique par l'argument suivant : le principe de l'« évitement de violence » de Souleymane Kantè ne se réfère qu'à « l'état de l'Âge d'Or » – évidemment, c'est un idéal à viser. Mais au cours du mouvement vers cet idéal, la violence est un mal inévitable.

L'autre principe de Souleymane Kantè est « **le pouvoir au service du peuple** ». Le seul souci des rois de Soso est le bonheur du peuple, et le peuple leur paye de l'affection. Dans cette relation, il est intéressant d'analyser la motivation étymologique du néologisme créé par Souleymane Kantè pour la notion de « politique », *bèdebedéli*. C'est un nom dérivé du verbe *bèdebède* 'amadouer, chercher à complaire'. Ainsi, « mener une politique » (en s'agissant évidemment de la politique interne) est « amadouer quelqu'un » (évidemment, le peuple).<sup>30</sup>

---

<sup>29</sup> J'ai trouvé une inexactitude très significative dans la traduction anglaise de « l'Histoire de Soso » dont le texte David Conrad m'a eu la gentillesse de présenter. Cette traduction a été faite par les guinéens Emmanuel Nii Odoi Yemoson et Djibrila Dumbuya. Là où Souleymane Kantè parle des astuces pour identifier les non-membres de *Do*, la traduction anglaise dit : « Anyone questioned who was not able to answer was immediately killed by the *Kòma* (dans ce cas, il s'agit du danseur masqué de la société. – V.V.) for trespassing and trying to find out their secrets ». En fait, le texte de Souleymane Kantè doit se traduire de la façon suivante : « Celui qui ne savait pas dire ce que cela signifiait, *Kòma* pouvait facilement le séparer des autres ». Il n'y a donc aucune mention du châtement, sans parler de l'exécution.

<sup>30</sup> Cependant, l'autre composante sémantique de ce mot peut être actualisé : « chercher à obtenir quelque chose par amadouement ». Dans « l'Histoire du Manding » Souleymane Kantè donne une interprétation plus dure, « anti-populiste » (ou même dictatoriale) de *bèdebedéli* :

La troisième idée clé est le **principe de tolérance religieuse**. En cette relation, je citerai une maxime de la liste des « aphorismes manding » (*Màndén` d̀sári lù*) de l'un des « livres de lecture en Nko » de Souleymane Kantè,<sup>31</sup> répétée dans la première volume de l'Histoire de Manding (p. 28) : *Dína` bée ládènéén kán kó 3 lè mà: kà júuman` tó, kà ònman` fó, kà ònman` ké* 'Toutes les religions sont unies en ce qui concerne les 3 commandements : laisse tomber le mauvais, dis le bon, fais le bon'.

La question de **l'attitude à la religion** étant parmi les problèmes clé pour la compréhension de la conception philosophique de Souleymane Kantè, analysons-la de plus près.

A la première vue, une tolérance pareille peut paraître étonnante pour un fils de marabout dont la seule éducation formelle a été l'école coranique de son père, qui a consacré des années à la traduction du Coran et de Sounna en maninka, qui a travaillé sur un livre d'histoire de la propagation de l'Islam... Ce paradoxe peut être expliqué, d'un côté, par la grandeur (l'envergure ?) de personnalité de Souleymane Kantè, et de l'autre côté, par sa biographie. Son père, Amara Kantè, s'est illustré par les méthodes d'enseignement progressistes : ses élèves atteignaient au bout de trois ans des résultats supérieurs par rapport à ce qu'on avait chez les autres marabouts après sept ans d'études [Oyler 1995]. Il est facile d'imaginer le mécontentement que ces méthodes devraient susciter parmi les collègues marabouts : plus longtemps restait un élève chez le marabout, plus de revenu avait son maître. Plus tard, quand Souleymane Kantè est revenu en Guinée avec son alphabet, les marabouts de Kankan se sont mis en opposition à cette innovation. Leurs raisons étaient évidentes : l'alphabétisation générale dans la langue paternelle dont Souleymane Kantè était partisan aurait sapé la base même de leur existence. Il paraît que Souleymane Kantè, sans qu'il s'agisse d'abandonner l'Islam, avait une attitude pour le moins tiède envers la classe de marabouts. La citation suivante en est révélatrice :

Chez nous, la plupart de ceux qui maîtrisent la langue arabe sont des fanatiques religieux (*dína fátò lù*, lit. « les fous de foi »), il ne veulent écrire en arabe que des affaires religieuses, et tout ce qui est écrit sur les autres choses est considéré par eux comme du paganisme. [Kantè 1991, 3].

En fait, la traduction des textes sacrés en maninka avait pour le but de rapprocher la religion au peuple, de la débarrasser de tout ce qui n'appartient pas à son essence, qui est inventé par le clergé intéressé. Voici une autre citation qui met en relief les motivations de Souleymane Kantè pour la création de la littérature théologique en maninka [Kantè 1991, 3]:<sup>32</sup>

---

« forcer le peuple à faire, contre son gré, ce qui est nécessaire pour son bonheur ». Le terme *bèdèbedelí* peut donc exprimer une vision moins idéaliste de la politique. Il faut noter quand même, que même cette interprétation ne contredit pas à l'idée du « pouvoir au service du peuple ».

<sup>31</sup> J'ai une photocopie de ce livre sans page de titre. Le livre est écrit en orthographe ancien. D'après les indications indirectes, il a été créé entre 1970 (cette date est donnée dans l'échantillon de lettre présenté dans le livre) et 1977 (la dernière date dans la référence biographique de Souleymane Kantè sur la page 50 est le retour en Guinée en 1958 ; il paraît donc que le livre a été écrit avant son émigration forcée au Mali en 1977).

<sup>32</sup> Les intercalations de Baba Jaanè, l'éditeur de la publication de 1991, sont présentées entre les crochets.

... *nné k'án ná [kán] sébe` dámina jóna ... sá ní dí sílamayá búubuunén` sébe ñ báden nù yé àlú jède kán` dós, k'àlú tànká tòli kíse lù ní [sírín nù ní] díina` bílañdótá lù lámén` mà, Kéla` nà tón` sù l'ò lù mén` nù lá, báò díina` náfola` fànbá` y'à jèdé lá nàfá` là mákadan ná, k'ò ládòn díina` náfó` dós kùnfín` nù yé.*

... je me dépêchais à écrire dans notre langue pour écrire pour mes confrères dans leur propre langue de l'Islam purifié,<sup>33</sup> pour les protéger contre les grains de pourriture [et des mythes] et l'occasionnel dans la religion, ce qui avait été interdit par le Prophète, parce que la majorité de ceux qui parlent de la religion ne se soucient que de leurs propres intérêts et introduisent cela (les grains de pourriture et les mensonges. – V.V.) dans leurs paroles de la religion pour les illettrés.

Compte tenu de ce qui vient d'être dit, la figure de Fodé, le marabout du roi de « l'Histoire de Jibiriba », est significative. Une fois chassé par le roi avare et méchant, il revient à son premier appel et se met à poursuivre le vengeur mystérieux. Après l'avoir enlevé de sa maison et de l'avoir amené au bord du fleuve dans un boîtier de fer, Jibiriba prononce la parole suivante :

« Tu ne verras plus ce monde, parce que tu ne pries plus le Dieu, tu ne viens plus à la mosquée, tu ne vois plus tes élèves, tu ne t'occupes plus que de recherches de l'or pour ce roi cupide et méchant, qui ne donne même pas d'aumône ! Je pense, ça te fera mieux au-delà qu'ici, sinon, Dudu te fera finalement prier les fétiches et faire sacrifices aux cadavres à cause de cet or ! » [Kante 1980, 45].

Le message adressé aux marabouts dans ce passage est assez transparent : celui qui a maîtrisé la « technique » de la religion et qui ne l'utilise que pour servir le roi terrestre et le veau d'or, va à l'encontre de l'esprit de l'Islam, il déforme son essence. La religion n'appartient pas à ces pseudo-serviteurs du Dieu, et ils n'ont pas de place dans l'état idéal que le brigand noble Jibiriba cherche à édifier.

La lutte pour la pureté de l'Islam s'accorde très bien avec une attitude neutre, parfois même bienveillante, envers les croyances pré-islamiques des peuples mandé. Quand on lit, dans « l'Histoire de Waadou », les pages consacrées à la guerre des Almoravides contre le Ghana, il est difficile de se débarrasser du sentiment que, quoique réservé soit sa narration, l'auteur se solidarise plutôt avec les payens Soninké qu'avec ses coreligionnaires Arabo-Berberes. Les sources de cette attitude sont évidentes : les études de l'histoire des peuples mandé, les recherches dans le domaine de médecine traditionnelle, qui est étroitement lié avec la magie...

Le « neutralisme bienveillant » se trahit aussi dans l'emploi des mots. Ex., dans le langage quotidien le mot *súbaa* désigne le sorcier – toujours méchant, « mangeur des âmes », ennemi de la société. Chez Kantè, ce mot n'a plus de connotation négative : *súbaa* est tout simplement un magicien, « celui qui possède des procédés magiques », et ce mot est utilisé comme un épithète des rois de Soso, les personnages très positifs chez Souleymane Kantè.

*Jõ` báda bán kóó lá* 'Le fétiche a mûri', dit Souleymane [Kantè 1991, 33]. Il explique: « C'est le fétiche gardien de notre histoire dans notre cœur... Il est avec nous depuis les temps de nos ancêtres, il est devenu partie de notre entourage, donc nous

<sup>33</sup> Lit. : « lavé ». Le verbe *bùubúu* signifie « laver (les grains) dans un récipient fermé en le secouant ».

raconterons tout sans faute... »

Il paraît que Souleymane Kantè préférerait le paganisme conséquent à un Islam abâtardi. Il dit : « Nous sommes à la fois Musulmans et non-musulmans », et explique : nous suivons les règles formelles de l'islam, mais nous mentons, nous sommes débauchés et buveurs. Il continue : « Nous sommes à la fois féticheurs et non-féticheurs » – parce que nous croyons en sorcellerie et en fétiches, mais, en même temps, nous nous permettons de mentir et de transgresser les interdits, ce qu'un vrai *sóma* ne fera pas [Kantè 1991, 50-51].<sup>34</sup>

Pour Souleymane Kantè, le paganisme n'est ni « anti-religion », ni l'ignorance. C'est une religion (*námun*) à plein droit, qui mérite une attention respectueuse. Ainsi, il considère longuement un mystère : est-il vrai que les membres de chaque clan manding (*sí*) savaient se transformer en leurs animaux totémiques (*táná*) ? Il arrive à une conclusion mesurée : d'abord, ce n'était pas possible pour n'importe quel membre du clan, seuls quelques-uns, dotés des aptitudes magiques extraordinaires, le pouvaient. Ensuite, ces transformations ont cessé avec l'avènement de l'islam : là où on lit Coran, la magie perd sa puissance [Kantè 1991, 98-99]. La supériorité de l'islam est confirmée par le récit du défrichage en 1921 par le père de l'auteur, Amara Kantè, de *dùu kúnan*, un terrain que les gens avaient croiyé être en possession d'un génie et avaient évité [Kantè 1991, 98-99].

Quoique tolérant ou même bienveillant envers le paganisme « naïf » (la religion originelle des ancêtres), Kantè est beaucoup plus hostile envers le paganisme importé en Manding par des mauvais musulmans. En parlant du retour de Mansa Moussa du pèlerinage, il renie le fait que celui-ci avait amené au Manding des fétiches. En vérité, dit Souleymane Kantè, c'étaient ses compagnons qui, sur leur propre initiative, avaient trouvé et acheté en Arabie, pour des sommes considérables, « la sorcellerie indienne » et l'ont importé. Cette sorcellerie « souille l'islam au Manding » jusqu'à nos jours.

### **Souleymane Kantè, était-il un nationaliste ?**

Nous observons, depuis une quinzaine d'années, l'établissement d'un vaste mouvement national culturel des Maninka guinéens et des peuples apparentés des pays voisins sur la base des idées de Souleymane Kantè. Est-ce que l'anti-européanisme et l'anti-arabisme sont « les grands traits distinctifs de ce mouvement » [Amselle 1997, 42] ?<sup>35</sup> Ou, au moins : est-ce que ce jugement a un fondement quelconque dans les écrits du fondateur de ce mouvement idéologique ?

Si on considère les propos concernant les Européens dans les livres historiques de Souleymane Kantè, ce qui est frappant, c'est, d'abord, leur nombre assez limité ; puis, leur ton plutôt calme. Bien évidemment, la « présence invisible » des Européens se sent partout dans les livres – comme un point de référence, comme un modèle avec lequel l'auteur compare son peuple volontairement ou involontairement. Et le plus souvent, il

---

<sup>34</sup> Amselle [1997, 52] parle de « l'accent mis sur la composante musulmane dans la définition de l'identité malinké » chez Souleymane Kantè. Compte tenu de ce qui vient d'être dit, cet opinion ne semble pas être bien fondée.

<sup>35</sup> Il faut noter une impropriété terminologique chez Jean-Loup Amselle : il utilise « N'ko » comme le nom du mouvement ou de l'organisation (« ... les dirigeants du N'ko reprochent à la langue arabe son caractère "désorganisé" », « l'hostilité des membres du N'ko envers le monde arabo-berbère », p. 43), ce qui n'est pas correct. Nko est le nom d'alphabet, ce mot est employé aussi par Souleymane Kantè et ses élèves comme le nom commun des langues Manding, mais pas le nom d'organisation.

s'agit d'un modèle à imiter :

*... túbabú` mén nù dènkènyanèn té lákira kó` mà, ò lù y`àlù télen ná, kà lánnya` jínin àlù lá dúna dótèe` nòɔya kó` dórɔn kósòn. ò lù lá télen` ò lé kósòn m̀ɔ̀ dándɔ̀ yé fúnkun bélebele` ní m̀ɔ̀nɔ̀bon dègbé lù fá kàrajawo lù fèrè lá tèn t́lè, báò à sébenen` báa yé kó gbàlagbála` 50 yé fàanin lánkɔ̀nɔ̀` mén` d́, wála fúfu 40 yé kòndó` mén` d́, hámante páta 30 yé kànkira` mén` kónɔ̀, bée dí lá ò lá k`à sà̀n tèn hál`à t`à lákà, báò bée lán`à lá kó àlù báa à f́ kó kàrajáwo` sùu` mén` yé fén` mén` kónɔ̀ j́, wála dàamá` mén` y`à kónɔ̀, kó síka t`à d́ ò lé y`à kónɔ̀ sùee. ò lù lá lánnya` lè báda k`ò lù lá s̀dón sàbatí` sàbabu` dí bì, kà dúna bée d`àlù mà t́lè. ò lù dòn alù télen ná dúna kélen pé lè kósòn, ònù s̀lamá` mén nù ká kán k`án télen dúna ní láhira bée kósòn, ònù t`sé ò télen ná mùumé, ònù lè káfa` ní kàrón` ní námara` sùu` bée ké lá... án báda f́ dúna lá ò d́, ò dòn ténà lákira s̀dɔ̀n ná. án dòn ká kán kà l`à lá, kó nànfólo` násuru` lè lánnya` dí, m̀ɔ̀ dòn yé lánnya` s̀dɔ̀n ná d̀ n`í m`í télen?*

... les Européens, qui ne croient pas en Au-delà, agissent honnêtement et visent la confiance seulement pour l'aisance dans cette vie. Grâce à cette leur honnêteté, les gens vendent facilement des gros magasins et des dépôts énormes remplis de marchandises, parce que, s'il est écrit qu'une pièce compte 50 mètre d'étoffe, ou qu'un carton contient 40 paniers de cola, ou bien qu'il y a 30 tabatières dans une caisse, tout le monde y croit et l'achète comme ça, sans l'ouvrir, parce qu'on croit : s'il est dit que telle sorte de marchandise en telle quantité est là-dedans – sans aucune doute, c'est là-dedans. Leur confiance (réciproque) est la cause de prospérité de leur économie, cela leur a donné le monde entier comme ça. Ils agissent honnêtement pour ce monde seulement, tandis que nous, les musulmans, qui devons être honnêtes pour ce monde et pour l'Au-delà, nous ne pouvons pas du tout agir honnêtement, nous trichons, nous mentons, nous escroquons de toutes les façons... C'est pourquoi nous avons raté ce monde, et nous n'obtiendrons l'Au-delà. Nous devons comprendre que c'est la confiance qui apporte la richesse, mais comment peut-on obtenir la confiance, si on n'agit pas honnêtement ? [Kantè 1991, 51].

Il serait cependant incorrect de voir dans les appréciations pareilles de la société européenne, assez idéalistes, une position d'humiliation de son peuple. Il s'agit plutôt d'une vision autocritique saine, sans quoi l'amour à son peuple se transforme en un nationalisme aveugle. L'appréciation positive des acquis de la civilisation occidentale et la volonté de les assimiler n'empêche pas la rejection du racisme européen (cf. le criticisme visé contre les théories de fondation de Waadou/Ancien Ghana par les envahisseurs blancs [Kante 1993a, 12]) et la négation des innovation européennes qui, d'après l'opinion de Souleymane Kantè, ont bloqué les traditions positives des Manding (cf. ses raisonnements sur l'importance du serment dans la société traditionnelle, ce qui n'est plus valable à cause de l'introduction du système judiciaire européen [Kante 1992, 20-21]). Cette attitude complexe, parfois même contradictoire, n'étonne pas : elle est en accord avec la réalité complexe et contradictoire. A mon avis, elle est le meilleur

témoignage contre une partialité de Souleymane Kantè.<sup>36</sup>

Plus critiques sont les propos visant les Arabes. Pourtant, dans le centre du « mythe de création » même de l’alphabet Nko [Amselle 1997, 39] nous trouvons un article dans une revue arabe (plus précisément, libanaise), dont les passages dénigrants les langues africaines ont révolté Souleymane Kantè. Sa réponse a été un travail de cinq ans pour la création de l’écriture maninka, et un travail à vie pour la création d’une langue littéraire et de la littérature dans cette langue. Faut-il s’étonner qu’il ne rate pas l’occasion de bafouer ses hautains co-religionnaires ?

*Mànden hájiden nù tède fén` dó lù sà`n ná dàbiyon lóolu lá, mén nù té háli dàbiyon kélen sòdòn, bá árabu lù tède àlù mádawun ná kàlilí lù lè lá, kà tède àlù m`à lón kó Kéla` (k.n.) kán kélen jón` ò lù bé wúya fò lá, k`à sòdòn jàa ò lù yé díina` télenbaaya ládòn ná mò` gbéde lù kún` dós, s`àlù dí ò lù mäsòdòn k`àlù dósodongba, k`à tède àlù jèdé té díina` jóo sí kàn.*

Les pèlerins mandingues (il s’agit du pèlerinage de Mansa Moussa. – V.V.) achetaient parfois une chose pour cinq pièces d’or, tandis que sa valeur réelle était inférieure à une pièce, car les Arabes les escroquaient en faisant serment, alors que ceux-là ne savaient pas que les gens parlant la langue du Prophète (que Dieu le bénisse et salue) disaient les mensonges. Et pourtant ils prêchent la pureté de la religion auprès des autres gens, pour entrer en contact avec eux et les exploiter, tandis qu’ils ne suivent eux-mêmes les commandements de la religion [Kante 1992, 70].

Les répercussions de l’ancienne offense faite par la fameuse article dans la revue libanaise sonnent dans les récriminations fréquentes contre l’imperfection de l’écriture arabe. A cause de cela, écrit Souleymane Kantè, les noms africains mentionnés dans les manuscrits arabes médiévaux sont souvent lus incorrectement et mal interprétés.

On peut rappeler ici les diatribes contre les légendes de l’origine arabe des ancêtres des héros manding abondant sur les pages des oeuvres historiques de Souleymane Kantè. Il attribue ces légendes au complexe d’infériorité par rapport aux Arabes. C’est ce complexe, est non pas les Arabes, qu’il combat.

Si on veut, Souleymane Kantè peut être classifié parmi les nationalistes. Mais son « nationalisme » se rapproche plutôt des idéologies national-romantiques de l’Europe du

---

<sup>36</sup> Quant à la « méfiance envers les chercheurs européens ou américains » des « membres du N’ko » [Amselle 1997, 44], mon expérience témoigne du contraire. J’ai été positivement surpris de l’ouverture des membres de dirigeants de l’ICRA-Nko à Conakry et de leur bonne volonté à la discussion constructive et la coopération (ils exerçaient une méfiance plutôt envers les représentants de l’Institut de recherches linguistiques appliquées, ce qui s’explique facilement : cet établissement étatique continue d’utiliser l’alphabet latin pour l’alphabétisation en Guinée et est donc un concurrent naturel de l’ICRA-Nko). J’ai entendu les opinions pareilles de la part des autres africanistes, ex. l’américaine Sarah Brett-Smith et le français Gérard Galtier qui avaient eu la chance de rencontrer Souleymane Kantè en personne. De l’ouverture aux contacts avec les chercheurs européens témoigne aussi la correspondance entre Souleymane Kantè et Maurice Houïs. Je pense, que l’attitude des membres du mouvement Nko envers un chercheur est en fonction de la position de celui-ci, plutôt que d’un prétendu « anti-européanisme » de ceux-là. Bien sûr, si les accusations contre le mouvement Nko en « anti-européanisme » continuent, cela peut pousser les dirigeants de ce mouvement (très sensibles à toutes les publications concernant le Nko) exactement à l’anti-européanisme. Autrement dit, la situation peut évoluer selon le modèle d’une « prophétie qui travaille à sa réalisation ». (?)

début ou de la moitié de 19 siècle, que des nationalismes totalitaires et macabres du vingtième siècle.

### L'évolution idéologique des élèves de Souleymane Kantè.

Dans quelle direction se développe ce mouvement après la mort de son fondateur ?

Si on juge par les textes publiés (et je me limite sciemment par ce source), on y relève une certaine radicalisation. Cela est plus ou moins naturel pour une idéologie nationaliste : la compréhension des profondeurs de la pensée humaniste de Souleymane Kantè demande un effort plus considérable qu'un « perfectionnement » spectaculaire de ses idées par l'incorporation des éléments des idéologies bon-marchées (?) tiermondistes, marxisantes, etc. Déjà dans le livret de Bentou Bakari Kaba « La mort de Souleymane Kantè » [Kábá 1993, 13] il y a un passage où l'auteur parle du principe de l'inégalité de développement des peuples et exprime une idée suivante : les Européens ont appris cette règle depuis longtemps, et maintenant ils cherchent à attarder sciemment le développement des nations africaines.

Très revelatrices, dans cette relation, sont des insertions éditoriales rajoutées par Baba Dianè dans l'édition cairoise des oeuvres historiques du Maître.<sup>37</sup> La grande majorité des interpolations trahit une seule tendance : la tendance d'« africanisme », du purisme manding, un souhait ardent d'élever les Manding au niveau des peuples les plus avancés du monde. La tendance au purisme a été très forte déjà chez Souleymane Kantè [Vydrine 1996, 71-72] ; maintenant, elle semble être absolutisée. Quand Kantè écrit *àmíina* 'amen' (une forme tout à fait généralisée chez les Maninka), Baba Dianè rajoute : *Al'à ké tèn* (lit. : 'Que Dieu fasse ainsi ! », une tentative de traduction du mot « amen » en maninka) [Kantè 1991, 27]. L'emprunt arabe *fàsarilán* 'explication' est élucidé par le mot *yidalán* dérivé d'une racine manding [Kante 1991, 25]. Le Maître écrit : *Afriki* 'l'Afrique', l'éditeur le corrige : *Fàdafinná*<sup>38</sup> [Kante 1991, 36].

Là où Souleymane Kantè parle de la fuite des Juifs de l'esclavage des Pharaons égyptiens, Jaanè rajoute : [*fàdafin*] *férawun nù* 'Pharaons [à peau noir] (ce qui trahit évidemment la connaissance par l'éditeur des fameux livres de Cheikh Anta Diop). En parlant de la capitale de l'Ancien Mali, Nyani, Souleymane Kantè mentionne l'autre nom de cette ville, *Kónkàna*, dont le sens lui reste obscur. Il émet cependant une hypothèse prudente : il s'agit probablement d'un « battant aplani », donc « le battant qui est bon pour toutes les portes du pays ». L'interprétation de l'éditeur est plus « avancée » : il s'agit probablement des « battants alignés ». Nyani avait été donc comme les villes modernes, où toutes les portes sont alignées [Kante 1991, 62].

Encore plus visible est le décalage dans la question du calendrier. Dans son Introduction à « l'Histoire du Manding », Souleymane Kantè considère les systèmes de chronologie des peuples différents. Il discute longuement la possibilité d'introduction d'une chronologie spéciale manding, dont le point de départ pourrait être l'Assemblée en Kouroukan-Fouwa (donc 1236, d'après Delafosse dont la datation est généralement

---

<sup>37</sup> Il faut noter que ces insertions sont fait d'une façon correcte : ils sont marquées par des guillemets abaissés, ce qui permet de les distinguer facilement du texte de l'auteur.

<sup>38</sup> Il faut mentionner qu'en bambara celui-ci est le nom le plus répandu du continent (sous la forme de *Fàrafinná*). Souleymane Kantè distingue parfois entre *Afriki* comme le nom du continent entier et *Fàdafinná* désignant l'Afrique Noire seulement. Ailleurs dans ses commentaires, Baba Jaanè lui aussi utilise *Afriki*.

suivie par Souleymane Kantè). Cependant, il termine ses raisonnements par la conclusion suivante :

*Bàri tùmakun nàdán` jàtɔnɔ t`à lá ò bólo mùtun, bàò án báda bán bèn ná silàmayá` tùmakún` ní ísalakaya` tùmakún nù mà, dúɲa bée y`à júunba l`o filá lè dɔ̀ bì, án fána yé ò júunba ò lù dɔ̀ sésèn fásayi. ò lé d`án ké màntón` tɔ̀ lù lá jànjón nù kàlámà, k`ò fána ké ò tá lù kàlámà.*

Mais il nous est inutile de créer notre propre chronologie maintenant, parce que nous sommes déjà adaptés aux chronologies musulmane et chrétienne. Le monde entier suit ces deux calendriers, et il nous faut les suivre aussi. Cela nous permettra d'être au courant des événements qui passent chez les autres nations, et les autres nations seront au courant de nos événements [Kante 1991, 15].

Mais l'élève ne peut pas se soumettre à une telle conclusion modérée. Il rajoute :

*Kònin íné Jàané jàa mén` ná, án dí filá ò ké fòdobamá` dí wála ísalaka lù tá` dórɔn tèn, kà Kùrukan Fúwa Gbàrà` tá` ké ò dùndumá` dí, bàò jède kó kùnnayéren` ká bòn kóójùu...*

Mais moi, Jaanè, pense que nous devons prendre ces deux calendriers comme des calendriers généraux, ou bien de prendre seule la chronologie chrétienne, et accepter la chronologie de l'Assemblée de Kouroukan-Fouwa comme notre propre calendrier, parce qu'il est très honorable d'avoir un propre calendrier... [Ibid.]

Et il rajoute dans tous les livres historiques du Maître publiés par lui les dates selon « l'ère Kouroukan-Fouwa ».

Les élèves et les adeptes de Souleymane Kantè, pourront-ils maintenir le paradigme de l'ouverture, humanisme et autocritique, tracé par leur sage Maître, ou cederont-ils à la tentation d'isolationisme et créeront encore un mythe de l'exclusivité nationale ? Pour le moment, les deux voies restent ouvertes.

\* \* \*

Le fait que l'utopie de Souleymane Kantè est localisée dans le passé n'est pas du tout exceptionnel ; Karl Mannheim, un théoricien de l'utopisme, range ce procédé parmi les plus typiques. En fait, cette démarche logique est pleine de sens. Ce Lumière-utopiste cherche à démontrer que les idées humanistes de la non-violence, de la tolérance religieuse, du progrès scientifique et économique, tout ce qui a le résonnement tout à fait moderne, étaient imparties aux anciennes sociétés ouest-africaines. Il s'agissait à peine à une tentative de convaincre les Européens d'une « priorité africaine » dans ces domaines : Souleymane Kantè écrivait en maninka utilisant l'écriture Nko, donc son auditoire présumé était composée exclusivement des Africains. Sa priorité était ailleurs : il voulait démontrer à ses lecteurs que suivre ces idéaux ne va pas à l'encontre de la tradition ; au contraire, cela permettrait de ressusciter la « vraie » tradition, la tradition la plus ancienne qui était le fondement des états puissants et heureux des ancêtres.

Ce caractère paradoxal de la démarche logique de Souleymane Kantè permet de caractériser sa philosophie sociale comme « philosophie de l'innovation traditionnelle ».



## Bibliographie

- Amselle 1997 – Jean-Loup Amselle. Le salut par l'écriture. Un prophétisme ouest-africain, le N'ko. *Diogenes*, No. 177, janvier-mars 1997, pp. 37-53.
- Dalby 1967 – David Dalby. Survey of the indigenous scripts of Liberia and Sierra Leone: Vai, Mende, Loma, Kpelle and Bassa. *African Language Studies*, VIII, London: SOAS, pp.
- Dalby 1968 – David Dalby. The indigenous scripts of West Africa and Surinam: Their inspiration and design. *African Language Studies*, IX, London: SOAS, pp. 156-197.
- Dalby 1969 – David Dalby. Further Indigenous Scripts of West Africa : Manding, Wolof and Fula Alphabets and Yoruba 'Holy' Writing. *African Language Studies*, X, London: SOAS, pp. 161-181.
- Delafosse 1912/1972 – Maurice Delafosse. *Haut-Sénégal-Niger*. 3 vols. Paris.
- Galtier 1980 – Gérard Galtier. *Problèmes dialectologiques et phonographématiques des parlers mandingues*. Thèse de Doctorat 3ème Cycle, Université Paris VII. Paris.
- Halaoui 1979 – Nazam Halaoui. *Un conte populaire bambara, Transcription – Traductions – Analyse*. INALCO, 88 p. (ms.).
- Kàba 1993 – Béntu Bákari Kàba. *Kánte Sòlomáana lá sàýá` [La mort de Souleymane Kantè]*. Mísiran. 16 p.
- Kantè 1962/1992 – Sùlemáana Kántè. *Nkó kóɔɔ-yidalan wála fàsarilán háman kóɔɔɔlan Mándén fòdobakan yiriwanen dɔ́, àní Fàdafínna Télebe jáwo kán n'à kán sádamaba dɔ́. [Le dictionnaire Nko en langue manding commune développée, la langue de commerce de l'Afrique de l'Ouest et sa langue charmante]*. Kankan, 1962. Ed. Bàba Jàane. Egypte. 1992. 536 p.
- Kantè 1980 – Sùlemáana Kántè. *Jibiribá fàsá`*. Kónakiri, 62 p.
- Kantè 1990 – Sùlemáana Kántè. *Mándén dɔ́ɔ́` kàfa fílanan. [L'Histoire de Manding. Livre 2]*. Ms. Conakry. 43 p.
- Kantè 1991 – Sùlemáana Kántè. *Mándén dɔ́ɔ́` kùnɔ́ɔ́` mén` ké dá Sònjada kó` né. [L'Histoire du Manding. Livre 1: Ce qui avait passé avant Sondiada]*. Egypte. 119 p.
- Kantè 1992 – Sùlemáana Kántè. *Mándén dɔ́ɔ́` kàfa 3: Kùrukanfúwa-Gbàrá kùrundú lù, àní kàfa 4.: Mén` ké dá Sònjada tàminné` kó. [L'Histoire du Manding. Livre 3/4: Les lois de l'Assemblée de Kouroukan-Fouwa. Ce qui a passé après Sondiada]*. Egypte. 83 p.
- Kantè 1993a – Sùlemáana Kántè. *Wàaduu wála Gáná kòɔɔmán dɔ́ɔ́` bátɔmɔn [Précis de l'histoire de Waadou, ou le Ghana Ancien]*. Conakry. 27 p.
- Kantè 1993b – Sùlemáana Kántè. *Sòsò Fàamalá` dɔ́ɔ́` bátɔmɔn [Précis de l'histoire de l'Empire Soso 993-1236]*. Egypte. 48 p.
- Misiugin 1982/1993 – Viacheslav M. Misiugin. The Contribution of the Swahili Writer Shaaban Robert to the Development of East African Thought. *St. Petersburg Journal of African Studies*, No. 1, 1993, pp. 60-82 [La première publication en russe : Africana. Африканский Этнографический Сборник, XIII. Труды Института этнографии. Новая серия, Том CXI. Ленинград: «Наука», 1982, с. 106-126].
- Oyler 1995 – Dyane W. Oyler. For all those who say N'ko: N'ko literacy and Mande cultural nationalism in the Republic of Guinea. Ph.D. University of Florida.
- Pageard 1962 – Robert Pageard. Contribution critique à la chronologie historique de l'Ouest africain. *Journal de la Société des Africanistes*, XXXII, 1, pp. 91-177.
- Vydrine 1996 – Valentin Vydrine. Sur le « Dictionnaire Nko ». *Mandenkan*, 31, pp. 59-75.

## Annexe

L'écriture Nko se distingue de la majorité des autres écritures ouest-africaines de 20 siècle par le fait que c'est un alphabet. Les 25 caractères (ou 28, dans la version plus récente), plus une dizaine des signes diacritiques, ne représentent pas une grande

difficulté pour la mémorisation. Ce qui est frappant, c'est l'exactitude de l'alphabet par rapport au système phonologique de la langue maninka. Souleymane Kanté, dont l'éducation se limitait à l'école coranique de son père, avait su définir sans une seule faute l'inventaire des phonèmes maninka et, encore plus étonnant, les tons de cette langue – vingt ans avant que les linguistes occidentaux ont procédé au système tonal des langues manding.<sup>39</sup>

Il existe des opinions différentes concernant l'origine des caractères Nko. Certains guinéens tendent à croire à leur provenance des signes graphiques de la société secrète Koma [J.-L. Amselle, communication personnelle]. Cependant, une comparaison rapide du Nko avec l'alphabet arabe ne laisse pas de doutes en leur parenté génétique : la plupart des lettres Nko peuvent être facilement identifiées comme modifications des caractères arabes. Ces modifications se ramènent à l'orientation des caractères et au changement de leurs éléments pour les simplifier et les rendre plus anguleux. Un autre grand argument pour la dérivation du Nko de l'alphabet arabe est l'ordre alphabétique : à part des voyelles (concentrés dans le Nko au début, tandis qu'en arabe un caractère vocalique est au début, les deux autres à la fin d'alphabet), toutes les lettres Nko ont hérité leurs places de l'alphabet arabe.<sup>40</sup> Tous les décalages s'expliquent 1) par le rajout de nouveaux caractères pour les phonèmes maninka absent de l'arabe (*p, c, n*) ; 2) par l'omission des lettres désignant les phonèmes arabes absent du maninka (*θ, h, x, δ, z, š, ſ, q*) ; 3) par le fait que les caractères Nko qui dérivent des graphèmes arabes désignant les phonèmes emphatiques (*s, d, t*) ont occupé la place des graphèmes pour les phonèmes non-emphatiques correspondant (*s, d, t*), celles-ci étant omis.

Le tableau suivant présente les alphabets Nko et arabe. Pour chaque lettre, son numéro dans l'alphabet est indiqué. Les caractères arabes sont donnés dans leurs formes indépendantes, sauf si c'est une autre variante positionnelle qui a servi du prototype du caractère Nko. Les caractères Nko sont donnés dans leurs variantes indépendantes. Pour ceux qui ont subi le changement, les variantes anciennes sont présentées comme principales (étant plus proches de leurs prototypes arabes), et les variantes plus récentes sont données entre parenthèses. Les caractères arabes qui ne semblent pas être des prototypes des caractères Nko correspondants sont mis entre les crochets.

Tableau. **Correspondance entre les alphabets Nko et arabe.**

Caractère Nko et son valeur	Caractère arabe et son valeur	Notes
1.   'a'	1.   'a'	
2. o 'e'	—	
3. Y 'i'	23. 'i' (la variante médiane de )	« Image renversé »
4. ^ 'ε'	—	

<sup>39</sup> Il est vrai que les marqueurs des tons créés par Souleymane Kanté se réfèrent au niveau de réalisation tonale (et non pas le niveau sous-jacent), ce qui fait sa notation peu économe. Ce qui importe, cependant, c'est le fait qu'aucune des oppositions pertinentes du système tonal n'est ignorée.

<sup>40</sup> La similarité de l'ordre alphabétique du Nko avec l'alphabet arabe a été remarqué déjà par D. Dalby [1969].

5. ɹ ‘u’	–	Emprunté à <i>u</i> de l’alphabet latin.
6. ɔ ‘o’	–	
7. ɣ ‘ɔ’	27. ‘u’ (?)	
8. F ‘b’	2. [ ] ‘b’	
9. ɣ ‘p’	–	Dérivé de F ‘b’.
10. ɓ ‘t’	16. ‘t’	La place alphabétique de 3. ‘t’, cette dernière étant difficilement adaptable au graphisme Nko.
11. ‘j’ (la nouvelle variante : ∇)	4. ‘j’	
12. ‘c’ (la nouvelle variante : 1)	–	Dérivé de ‘j’.
13. ɓ ‘d’	15 ‘d’ (la variante initiale de )	La place alphabétique 8. ‘d’, cette dernière étant difficilement adaptable au graphisme Nko.
14. † ‘r’ (la nouvelle variante : †)	10. ‘r’	
15. ɔ ‘s’	14. ‘s’ (la variante initiale de )	La place alphabétique de 12. ‘s’, cette dernière étant difficilement adaptable au graphisme Nko.
16. ∇ ‘gb’	18. ‘ɣ’ (la variante médiane de ) ou plutôt 19. ‘ɣ’ (la variante médiane de )	
17. ɣ ‘f’	20. ‘f’	
18. H ‘k’	22. ‘k’ (la variante médiane de )	
19. ɣ ‘l’	23. ‘l’	« Image renversé »
20. Δ ‘m’	24. ‘m’ (la variante médiane de )	
21. ɣ ‘n’	–	Une ligature de ∇ ‘n’ et ɣ ‘y’.
22. ∇ ‘n’	25. ‘n’	« Image renversé »

23. ɥ 'h'	26. [ ] 'h'	
24. ɰ 'w'	27. 'w'	« Image renversé »
25. φ 'y'	28. [ ] 'y'	